



HAL
open science

Le statut et la place des ateliers de potiers dans les campagnes de Gaule Narbonnaise durant le Haut-Empire. L'exemple de la moyenne vallée de l'Hérault

Stéphane Mauné

► **To cite this version:**

Stéphane Mauné. Le statut et la place des ateliers de potiers dans les campagnes de Gaule Narbonnaise durant le Haut-Empire. L'exemple de la moyenne vallée de l'Hérault. in J. Tremoleda et P. Castanyer dir., *El Mon rural d'època romana, Tallers ceràmics i produccio agricola*, pp.151-183, 2007. hal-04532052

HAL Id: hal-04532052

<https://hal.science/hal-04532052>

Submitted on 4 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

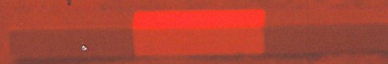
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Pottery workshops and agricultural productions

STUDIES ON THE
RURAL WORLD IN
THE ROMAN PERIOD

2



Le statut et la place des ateliers de potiers dans les campagnes de Gaule Narbonnaise durant le Haut-Empire. L'exemple de la moyenne vallée de l'Hérault

Stéphane Mauné

Chargé de recherche au CNRS, UMR5140, 380 av. de Pérols, 34970 Lattes

ABSTRACT

In Gallia Narbonensis, like elsewhere in Hispania Tarraconensis (Tremoleda 2000), one of the questions that comes up most often in research dedicated to ancient estate economy of the Late Roman Empire is ceramic workshops and their links with the network of rural settlements. The issue is complicated by the rare nature of the inscriptions and stamps likely to provide us with information about the identity of the potters and/or of the owners of the estates and the workshops. After some fifteen years, the research we have carried out on this subject in the Middle Hérault Valley has nevertheless led us to numerous documents that allow us to temper this pessimistic acknowledgement to some degree.

Many questions remain unanswered but putting all of these elements into perspective, within a small territory, demonstrates, we will see, great situational diversity. We propose to examine this problem based on three cases: that of St-Bézard, a villa undergoing excavations since 2005; Contours, a workshop excavated in 2004; and Soumaltre, a farm/inn that was excavated in 1999 although the results were only recently published.

KEY WORDS: Gallia Narbonensis, pottery workshops, rural settlements, estates, stamps

RESUMÉ

En Gaule Narbonnaise, comme d'ailleurs en Tarraconaise (Tremoleda 2000), l'une des interrogations qui revient le plus fréquemment dans les recherches consacrées à l'économie domaniale antique du Haut-Empire est celle des ateliers de potiers et de leurs liens avec les réseaux d'établissements ruraux. La question est rendue complexe par la rareté des inscriptions et estampilles susceptibles de nous renseigner sur l'identité des potiers et/ou des propriétaires de domaines et d'officines. Depuis une quinzaine d'années, les recherches que nous menons dans la moyenne vallée de l'Hérault ont cependant permis de réunir sur ce sujet une abondante documentation qui permet de nuancer quelque peu ce constat pessimiste. Bien des questions restent encore posées mais la mise en perspective, au sein d'un territoire de faible étendue, de l'ensemble de ces éléments montre, nous le verrons, une grande diversité de situation. Nous nous proposons ici d'examiner cette problématique à partir de trois dossiers, celui de St-Bézard, *villa* en cours de fouille depuis 2005, de Contours, atelier fouillé en 2004 et de Soumaltre, ferme-auberge fouillée en 1999 et récemment publiée.

MOTS CLÉS : Gaule Narbonnaise, ateliers de potiers, établissements ruraux, domaines, estampilles

1. La moyenne vallée de l'Hérault aux Ier et IIe s. ap. J.-C.

Une région de marge, telle peut être définie la moyenne vallée de l'Hérault si l'on se place du seul point de vue géo-politique puisqu'elle est en effet située au point de contact des cités romaine et latines de Béziers, de Lodève et Nîmes, à mi-chemin entre le littoral et le plateau du Larzac (Fig. 1). En revanche, si l'on examine la situation en fonction des données archéologiques dont nous disposons, on doit bien admettre que cette position frontalière et la présence de la grande pénétrante naturelle que constitue la vallée de l'Hérault ont pu notablement renforcer son attractivité et asseoir son développement économique.

En direction du sud, la voie terrestre nord-sud, visible sur la carte de Peutinger, permettait d'atteindre à Cessero, la Domitienne qui reliait entre elle les principales agglomérations d'époque romaine de Narbonnaise occidentale. Vers le nord, après avoir suivi la vallée de la Lergue jusqu'à Luteva, traversé le plateau du Larzac et atteint Condatomagus, la voie s'enfonçait profondément dans la partie sud-occidentale du Massif Central vers Segodunum, ouvrant aux productions de la vallée de l'Hérault, le marché de l'Aquitania. Enfin, un diverticule plus oriental permettait, toujours depuis Condatomagus, d'atteindre Anderetum et le pays Gabale. Cet axe terrestre, dont l'importance économique reste toujours selon nous largement sous-estimé, était doublé à partir du secteur Aspiran/Canet et jusqu'à Cessero et Agde, par le fleuve Hérault dont il ne faut pas négliger la flottabilité et la navigabilité, surtout pour les marchandises pondéreuses (Mauné 2001). La concentration des officines céramiques de part et d'autre du fleuve, au niveau d'Aspiran/Tressan laisse même à penser qu'il existait ici un port fluvial permettant le transit des marchandises, ce que des recherches futures devront éclaircir...

Je tiens ici à remercier pour leur invitation et leur accueil toujours aussi chaleureux, J. Tremoleda et P. Castanyer dont les travaux et recherches constituent toujours pour moi de précieux stimulés.

Figure 1. Localisation de la zone étudiée en Gaule Narbonnaise.



1.2. Une viticulture active

Les investigations menées dans ce secteur depuis de nombreuses années, dans le cadre de programmes de « prospection inventaire », de fouilles programmées et préventives (Gazoduc « Artère du Midi », A75) nous permettent de disposer d'abondantes données. Importance numérique et densité des établissements ruraux, ancienneté de leur installation, souvent durant la période tardo-républicaine, intensité du commerce avec l'Italie et l'Espagne, nous ne reviendrons pas sur ces caractéristiques qui ont déjà été largement présentées (Mauné 1998), préférant revenir — car il a un lien direct avec la problématique qui nous occupe ici — sur le rôle joué par la viticulture dans le développement économique de cette zone de Narbonnaise, bien perceptible aux I^{er} et II^e s. ap. J.-C.

Que l'on se place en effet dans des secteurs de basse-montagne comme à Péret à la Combe de Fignols (Olive 1989 et 1993), en plaine, dans l'agglomération lodévoise de Peyre-Plantade, dans le hameau de la Madeleine, dans les établissements ruraux de la Quintarié (Pomarèdes et alii 2005), de Soumaltre (Theriot, Bel, Mauné 2004) ou bien encore dans les grandes villae de Vareilles (Mauné 2003) ou de St-Bézard (Mauné et alii 2006), tous les sites fouillés (Fig. 2) présentent en effet, entre la période flavienne et le milieu du II^e s. ap. J.-C., des installations viticoles plus ou moins importantes. La diffusion et la multiplication des installations de transformation du raisin, notamment les coûteux pressoirs, dans des petites agglomérations et dans des fermes, pour la production de quelques dizaines ou centaines d'hectolitres de vin nous semble bien être un excellent révélateur de la rentabilité de cette activité à cette époque, comme l'a bien noté J.-P. Brun à propos de la Narbonnaise (Brun 2005, p. 59-61).

On retrouvera, avec encore plus d'acuité, ce phénomène dans la seconde moitié du XIX^e s. avec la multiplication, dans les villages languedociens, des « maisons vigneronnes », sièges de petites propriétés familiales disposant de l'ensemble de la chaîne opératoire destinée à la production de vin.

Comment expliquer ce phénomène cyclique qui, également au Moyen Âge (Bourrin-Derruau 1986), a touché l'actuel Languedoc, avec cependant moins d'acuité ? À chaque fois, les mêmes causes semblent entraîner les mêmes effets : stabilité politique, essor économique et surtout démographique, augmentation de la taille des villes qui constituent le principal débouché du vin : la vigne s'étend et colonise des terres qu'elle seule peut occuper — avec l'olivier mais celui-ci s'inscrit dans des retours de bénéfices à plus long terme — et qui sont, de fait bien souvent de mauvaise qualité.

Quoiqu'il en soit, si effectivement, durant le Haut-Empire, certains secteurs de la moyenne vallée de l'Hérault¹ rassemblent un nombre important et probablement majoritaire, d'établissements viticoles, des différences notables semblent exister selon que l'on se place au sud ou au nord de la Dourbie, c'est-à-dire dans la colonie romaine de Béziers ou dans la cité latine de Lodève (Fig. 3).

Dans cette dernière, on ne connaît en effet aucune grande villa viticole telles Vareilles, St-Bézard ou plus au sud, à proximité du centre urbain de Béziers, la Domergue (Ginouvez 1995), dont les capacités de stockage atteignaient plusieurs milliers d'hectolitres. Les établissements viticoles ont tous des capacités de production relativement limitées, qu'il s'agisse des simples établissements ruraux comme la Quintarié (Pomarèdes et alii 2005, p. 31-44) ou des unités mises au jour à la Madeleine (ibid., p. 42) et à Peyre-Plantade (ibid., p. 44 et 74-84 ; Bermond, Pomarèdes 2002)². Enfin — mais cela peut être un biais de la recherche car elle n'a pas fait l'objet de

¹ Il faut toutefois souligner d'après le corpus de plus de deux cents sites dont nous disposons que près de 60% de ceux-ci ne semblent pas avoir disposé d'installation viticole ce qui invite tout de même à nuancer prudemment l'importance globale de la viticulture dans l'économie locale.

² Ce site a bénéficié depuis l'année 2000 de plusieurs fouilles préventives Inrap qui ont permis de mettre en évidence la présence, au cœur de l'agglomération mais également dans sa périphérie immédiate, d'installations viticoles dont la dernière a été fouillée, au lieu-dit L'Estagnola, durant l'été 2007 sous la direction d'O. Ginouvez. Cette opération a livré les vestiges de trois installations viticoles indépendantes mitoyennes, ouvertes sur une rue et chacune équipée d'un chai comptant entre 18 et 25 dolia ainsi que de vastes fouloirs/pressoirs (O. Ginouvez, « Un établissement viticole romain à Clermont-L'Hérault », plaquette Inrap juin 2007).

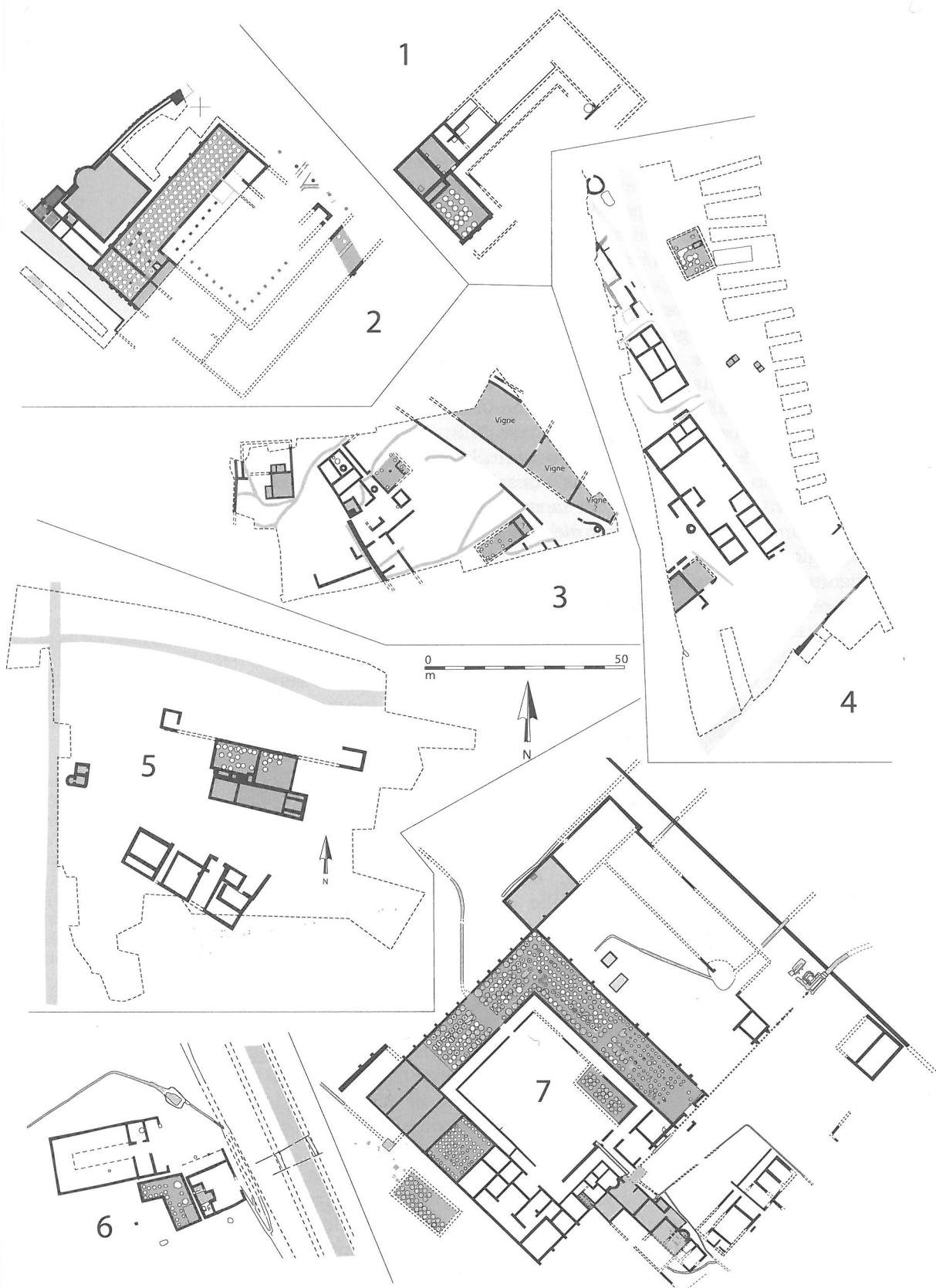


Figure 2. Plans de sites du Haut-Empire fouillés dans la moyenne vallée de l'Hérault avec localisation des secteurs vinicoles. 1- Combes de Fignols ; 2- St-Bézard ; 3- La Madeleine ; 4- Peyre-Plantade (zone centrale) ; 5- La Quintarié ; 6- Soumaltre ; 7- Vareilles. S. Mauné 2007 d'après Olive 1989 ; Mauné 2003 ; Bermond, Pomarèdes 2002 ; Pomarèdes et alii 2005.

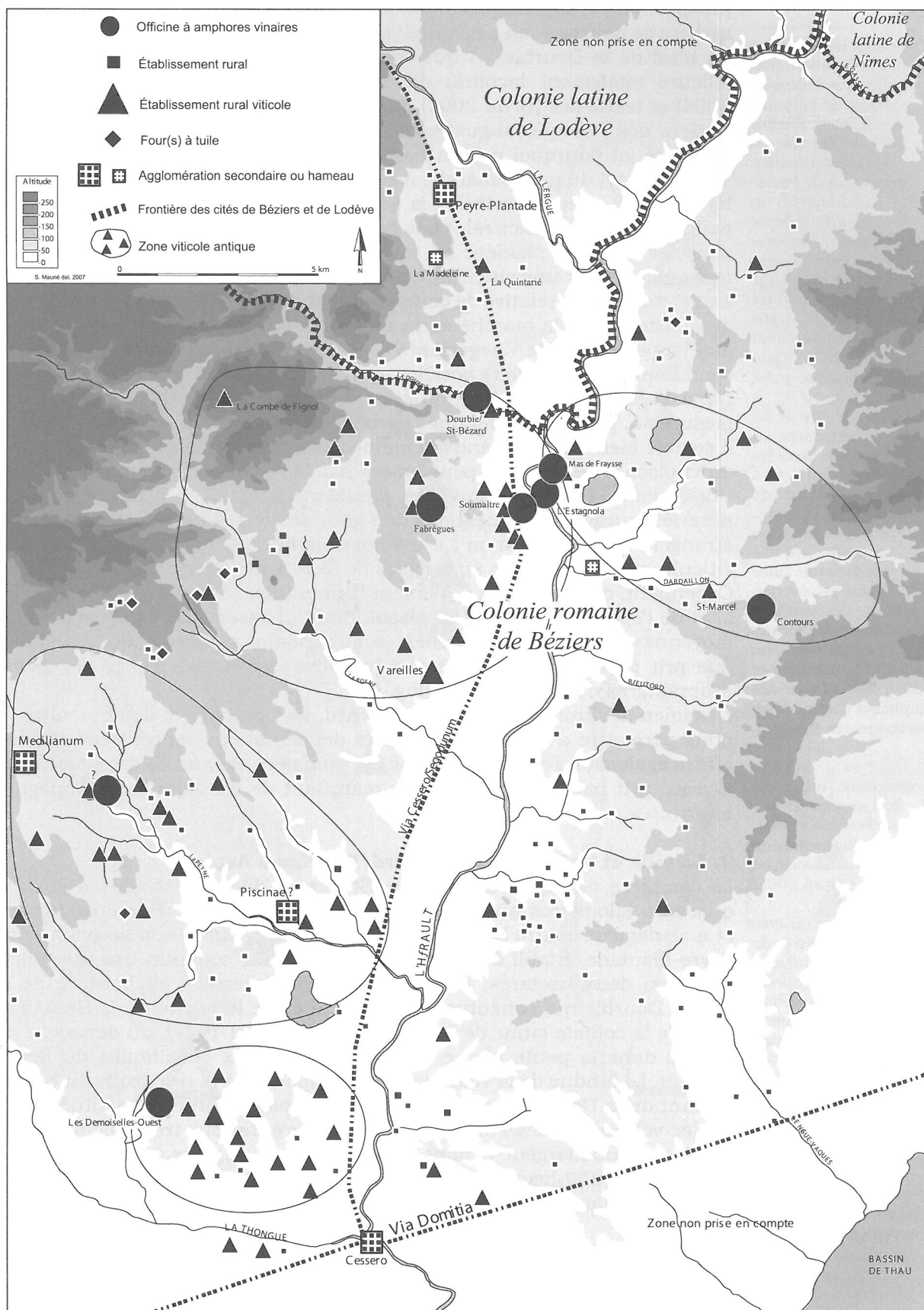


Figure 3. Occupation du sol et viticulture dans la moyenne vallée de l'Hérault à la charnière des Ier et IIe s. ap. J.-C. S. Mauné 2007.

³ Le seul indice d'une possible production amphorique lodévoise provient de la fouille menée par S. Barbey en 1999 sur les marges de l'agglomération secondaire de Peyre-Plantade où un important dépôt d'amphores Gauloise 1 à pâte calcaire installé sur une berge du Rhonel a pu être mis au jour et étudié par P. Rascalou (Rascalou 2000). Daté du troisième quart du Ier s. ap. J.-C., il pourrait être lié au conditionnement du vin produit dans les installations fouillées à quelques centaines de mètres plus au nord. Si cette hypothèse se confirmait, elle conforterait l'idée d'une production vinicole destinée aux consommateurs locaux car les Gauloise 1 on le sait (Laubenheimer 1989 et 2001b) sont des amphores destinées au seul commerce régional.

⁴ Pour un bilan concernant l'ensemble du Languedoc, voir Buffat, Pellecuer 2001, pour la Narbonnaise, on se reportera désormais à Brun 2005.

⁵ Que l'on songe qu'avec ses 7000 hectolitres de capacité de stockage, Vareilles représente au début du IIe s., vingt petits domaines comme la Combe de Fignols ou Soumaltre (300/350 hecto) et l'on prendra la mesure du poids de ces grandes villae vinicoles.

⁶ D'abord forum (Forum Neronis), cette petite cité installée au pied du plateau du Larzac avait à l'époque d'Auguste le statut d'oppidum latinum avant de bénéficier, au milieu du Ier s., du titre de Colonia Claudia Luteva (Gascou 1995).

prospections systématiques dans les zones susceptibles d'avoir abrité des ateliers de potiers — on ne connaît pour l'heure aucune officine amphorique au nord de la Dourbie³. À qui donc était destiné le vin du Lodévois, par ailleurs totalement inconnu des sources épigraphiques (Laubenheimer 2004) et textuelles (Brun 2001) qui en revanche font connaître les vins de Béziers dès l'époque augustéenne ? Était-il seulement commercialisé en amphore (et pourquoi pas en barrique ?) et vers quelle(s) destination(s) ? Tenu à l'écart du grand marché méditerranéen par les grands propriétaires biterrois (?), était-il destiné à la seule consommation des Lutevani et des peuples du Massif Central ? Les faibles capacités de stockage des unités vinicoles fouillées plaident en tout état de cause, dans l'état actuel des recherches, pour une viticulture destinée à la consommation locale. Quant à « l'atomisation » relative de cette production si elle n'est pas contradictoire avec la mise sur le marché extra-régional du vin local, elle suggère selon moi l'intervention de « négociants », seuls capables de réunir le vin, de le conditionner et de le faire accéder au réseau du grand commerce.

Dans l'ager Biterrensis⁴ la situation est quelque peu différente dans la mesure où, pour n'évoquer que l'exemple de la moyenne vallée de l'Hérault, il semble bien que les grands domaines produisaient la plus grande partie du vin local⁵. Le poids du peuplement italien — colons *viritim*, colons de la VIIe légion, d'époque triumvirale, *possessores*, etc... — la structure de la propriété rurale et les questions de statut des terres ne sont peut-être pas étrangers à cette situation : il est possible que ce territoire ait offert à la viticulture de très vastes superficies de terre à moindre coût.

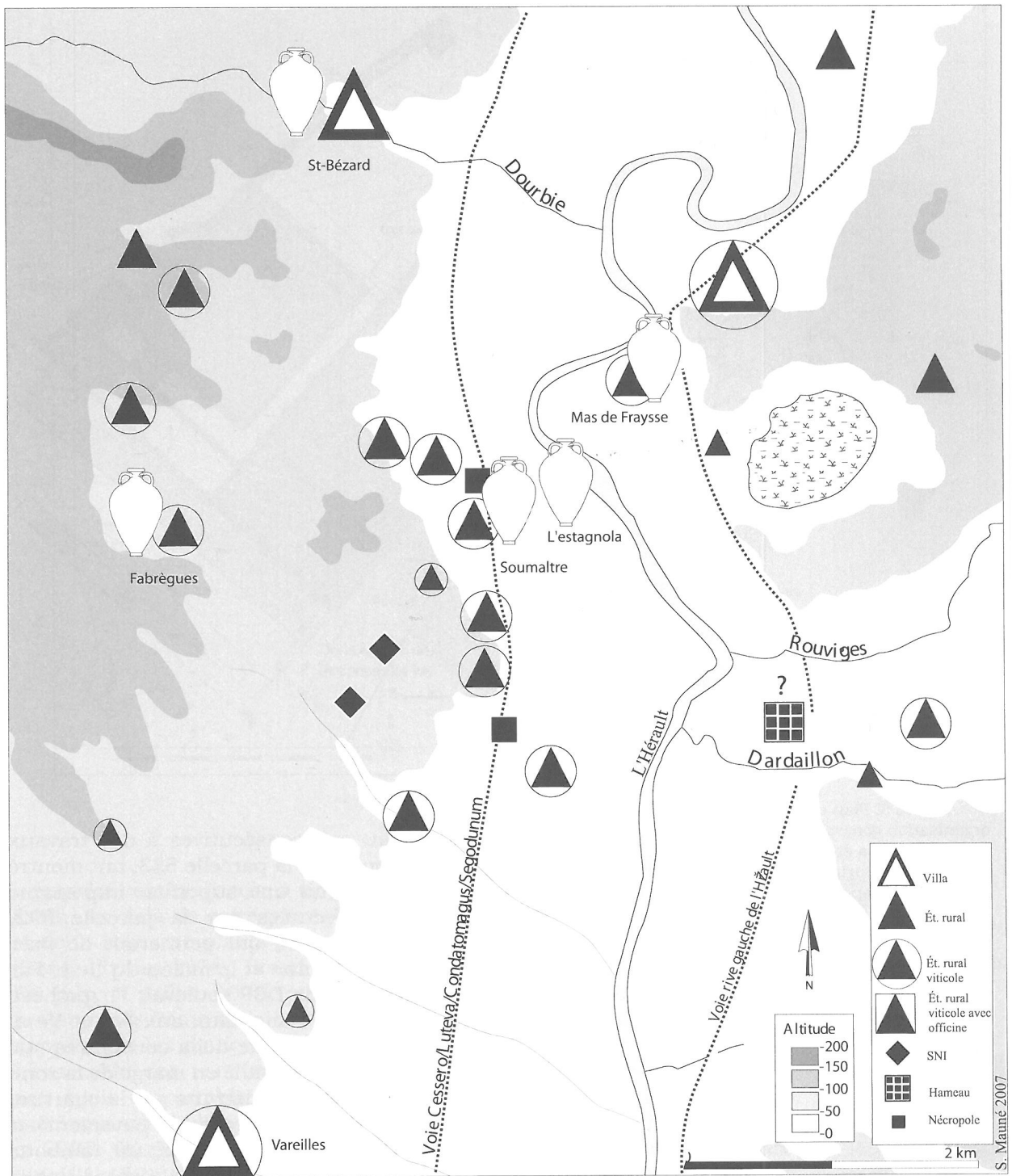
Cependant, on soulignera également l'importance, à partir du milieu du Ier s. et de l'époque flavienne, du réseau des établissements vinicoles de taille moyenne et l'existence d'ateliers amphoriques modestes qui indiquent que prit part à cette activité fort lucrative, toute une frange des petits propriétaires du Haut-Empire (Fig. 4).

L'examen des trois dossiers de St-Bézard, de Contours et de Soumaltre va nous permettre d'illustrer la diversité des situations rencontrées et nous offrira également l'occasion de montrer comment chacun de ces sites, à son niveau, prit part à ce phénomène marquant de l'histoire des campagnes biterroises.

2. La villa et l'atelier de St-Bézard/Dourbie à Aspiran

Le complexe domanial de Dourbie/St-Bézard (Fig. 5) est situé à environ quarante kilomètres au nord de la colonie romaine de Baeterra/Béziers et à seulement quatre kilomètres au sud de l'agglomération secondaire de Peyre-Plantade. Établi à environ 52 m d'altitude, couvrant une superficie d'environ deux hectares, il est installé, côté biterrois, en bordure de la rivière Dourbie qui constituait la frontière entre le territoire de Béziers et celui de la colonie latine de Luteva/Lodève⁶ (Clavel 1970), au débouché de celle-ci dans la petite plaine séparant les coteaux basaltiques du fleuve Hérault. Le fundus de la villa semble correspondre à la rive droite du bassin versant de la Dourbie, limitée au sud-ouest par le cordon constitué par la coulée volcanique des Potences. Il pourrait s'étirer sur trois kilomètres de long et sur une largeur variant de 300 à 900 m soit une surface comprise entre 100 et 250 hectares environ. Le tracé de la voie romaine Cessero/Luteva/Condatomagus/Segodunum peut être restitué à environ 500 m à l'est.

Placé en position frontalière, en connexion directe avec le réseau des voies de communication terrestre ou fluviale et le littoral, ce vaste établissement bénéficiait de conditions de développement extrêmement favorables et il va sans dire que ces avantages « naturels » ont, sans nul doute, amplement contribué au choix de son installation.



2.1. La villa de St-Bézard

La villa, qui regroupe une pars urbana, encore très mal appréhendée, et de vastes installations viticoles fouillées en 2006 et 2007 couvrirait une surface d'environ un hectare (Fig. 6).

Elle a été découverte en 1955 par G. Combarrous à la suite de travaux agricoles. Se basant sur la nature et de la localisation des vestiges, très abondants en surface, celui-ci avait proposé, à très juste raison, de restituer une villa à plan orthogonal disposant d'une à deux cours

Figure 4. Occupation du sol et viticulture dans la plaine de Soumailre et les coteaux d'Aspiran durant le Haut-Empire. S. Mauné 2007.

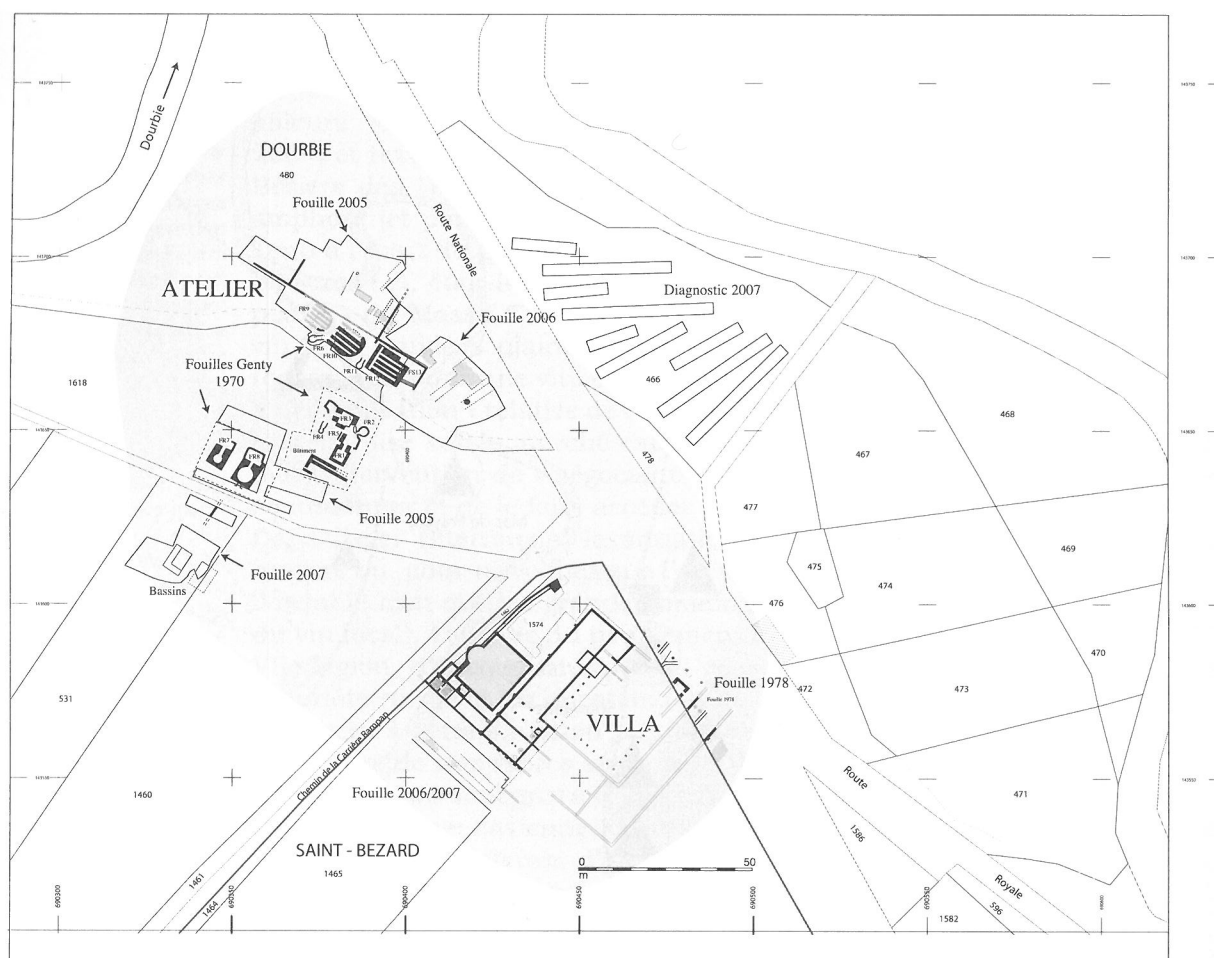


Figure 5. Plan et organisation générale de la villa et de l'atelier de Dourbie/St-Bézard (Aspiran, Hérault) sur le fond cadastral communal avec localisation des interventions 1970/1978 et 2005/2007. Le calage des bassins de la parcelle 531 est provisoire. Assemblage et DAO S. Mauné 2007.

(Combarneus 1961).

En 1975, de nouvelles prospections au sol, consécutives à des travaux agricoles réalisés dans la partie méridionale de la parcelle 533, ont montré que la villa s'étendait vers le sud et couvrait une superficie importante (Genty 1975). Lors des prospections effectuées sur la parcelle 592, un abondant mobilier céramique était recueilli qui permettait de fixer l'occupation du site entre la période augustéenne et le milieu du II^e s. Par ailleurs, la présence de quelques fragments de DSP soulevait l'hypothèse d'une réoccupation restreinte des bâtiments domaniaux aux IV^e et V^e s. On notait également, grâce à d'abondants restes de dolia concentrés sur 500 m², la présence d'un probable chai viticole installé en marge de la zone d'habitat. Enfin, parmi les restes de constructions détruits par la charrue, des briques de suspensura d'hypocauste, des carreaux de pavement en schiste ardoisier, des fragments de tuyaux en céramique, un tambour ou une base de colonne lisse et de l'enduit peint permettaient d'établir l'existence d'une pars urbana.

En 1978, à l'occasion des travaux d'élargissement de la RN9, une fouille de sauvetage dirigée par P.-Y. Genty a entraîné la mise au jour, sur 40 m de long et 6 m de large, d'une partie très restreinte de la villa. Les structures reconnues présentaient toutes la même orientation. Elles ont été installées ou bâties à la fin du règne d'Auguste ou sous Tibère. Au sud, un bâtiment à contrefort de 10 m de large dans lequel ont été observés deux fonds de dolium en place ainsi qu'un égout établi dans l'axe longitudinal de la construction ont été observés. Au nord de ce chai se trouvait l'extrémité d'une pièce semi-excavée de 5 m de large que P.-Y. Genty avait prudemment

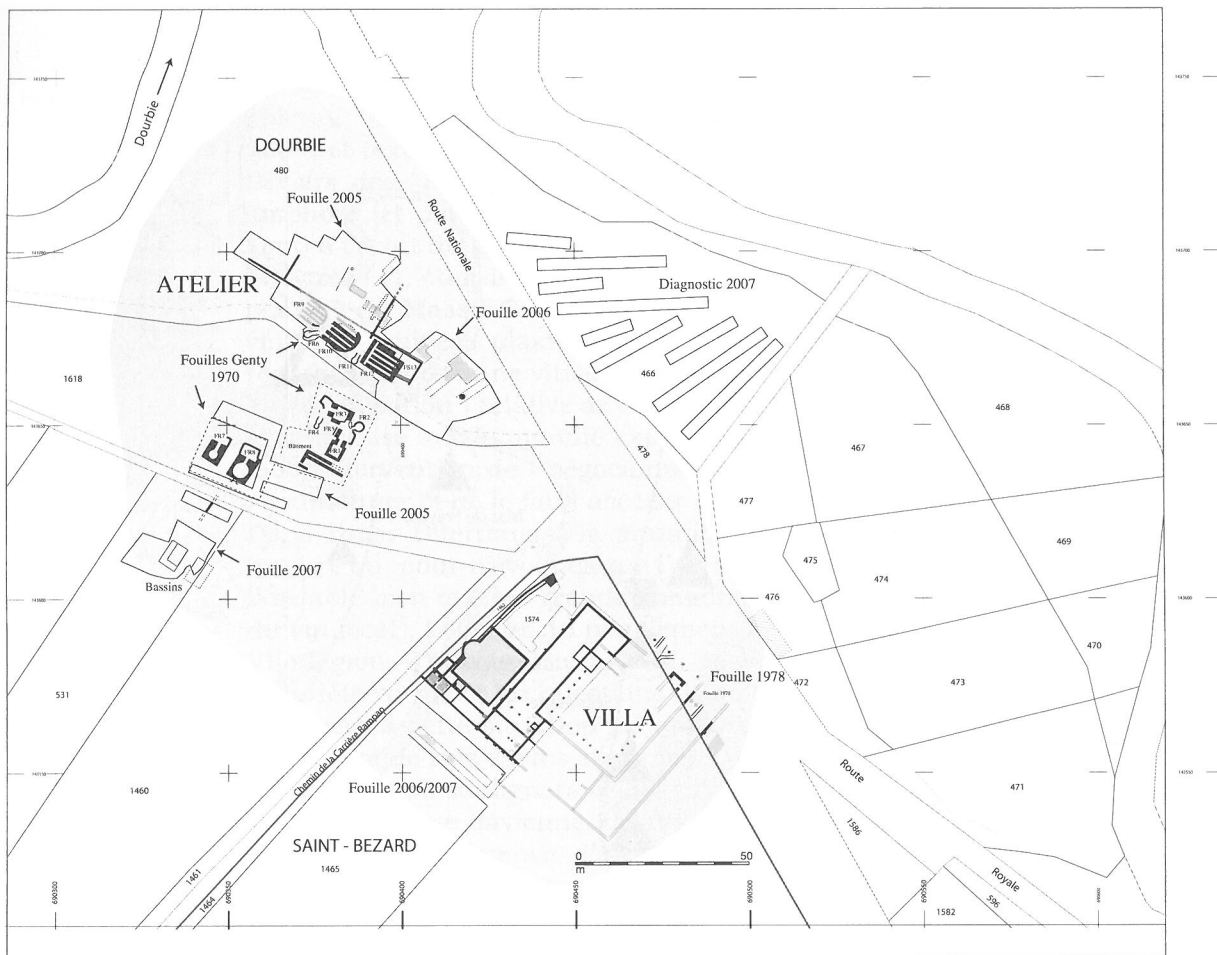
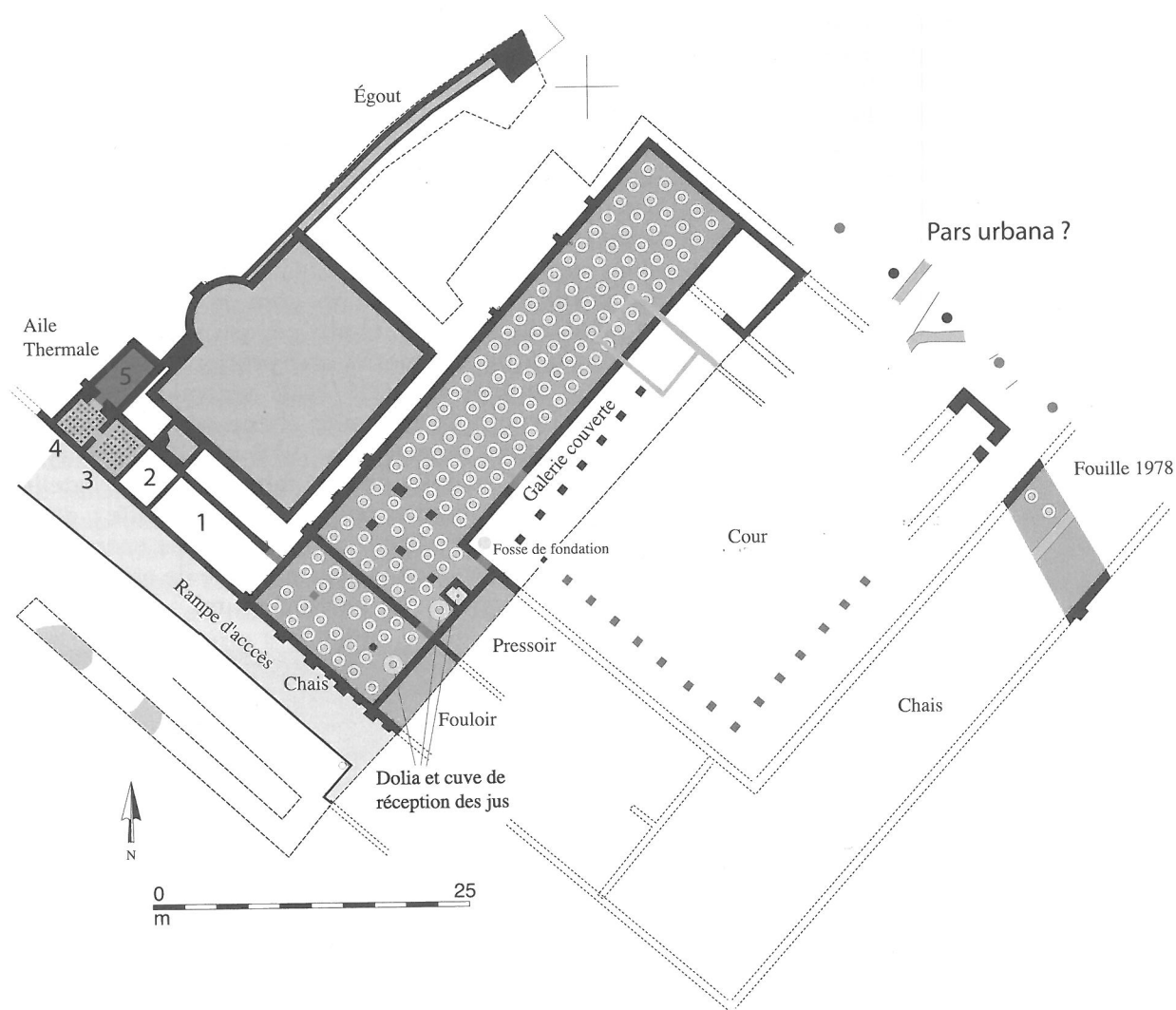


Figure 5. Plan et organisation générale de la villa et de l'atelier de Dourbie/St-Bézard (Aspiran, Hérault) sur le fond cadastral communal avec localisation des interventions 1970/1978 et 2005/2007. Le calage des bassins de la parcelle 531 est provisoire. Assemblage et DAO S. Mauné 2007.

(Combarrous 1961).

En 1975, de nouvelles prospections au sol, consécutives à des travaux agricoles réalisés dans la partie méridionale de la parcelle 533, ont montré que la villa s'étendait vers le sud et couvrait une superficie importante (Genty 1975). Lors des prospections effectuées sur la parcelle 592, un abondant mobilier céramique était recueilli qui permettait de fixer l'occupation du site entre la période augustéenne et le milieu du II^e s. Par ailleurs, la présence de quelques fragments de DSP soulevait l'hypothèse d'une réoccupation restreinte des bâtiments domaniaux aux IV^e et V^e s. On notait également, grâce à d'abondants restes de dolia concentrés sur 500 m², la présence d'un probable chai viticole installé en marge de la zone d'habitat. Enfin, parmi les restes de constructions détruits par la charrue, des briques de suspensura d'hypocauste, des carreaux de pavement en schiste ardoisier, des fragments de tuyaux en céramique, un tambour ou une base de colonne lisse et de l'enduit peint permettaient d'établir l'existence d'une pars urbana.

En 1978, à l'occasion des travaux d'élargissement de la RN9, une fouille de sauvetage dirigée par P.-Y. Genty a entraîné la mise au jour, sur 40 m de long et 6 m de large, d'une partie très restreinte de la villa. Les structures reconnues présentaient toutes la même orientation. Elles ont été installées ou bâties à la fin du règne d'Auguste ou sous Tibère. Au sud, un bâtiment à contrefort de 10 m de large dans lequel ont été observés deux fonds de dolium en place ainsi qu'un égout établi dans l'axe longitudinal de la construction ont été observés. Au nord de ce chai se trouvait l'extrémité d'une pièce semi-excavée de 5 m de large que P.-Y. Genty avait prudemment



interprété comme l'accès à un *praefurnium*.

Enfin, au-delà de cette pièce, deux égouts, un tuyau en plomb en place et deux bases de piliers porteurs (galerie) avaient également été dégagés (Genty, *Fiches* 1978 ; Bouet 2003, p. 44-45 ; Genty, *Mauné* 2006).

En juin et juillet 2006, puis en avril et juin/juillet 2007, une fouille programmée (Mauné et alii 2006 et en cours)⁷ a permis d'explorer de façon approfondie les vestiges bâtis situés dans la parcelle 1574 (ex 533).

L'ensemble des constructions reposent sur un paléosol brun argileux peu épais qui semble s'étendre sur une superficie importante puisqu'il a été mis en évidence dans l'ensemble des sondages effectués en 2006 et 2007. Quelques fosses de plantation ont pu être observées ainsi que plusieurs fosses polylobées, de fonction indéterminée. La présence de ces éléments trahit vraisemblablement l'existence d'une phase d'occupation/exploitation antérieure à l'édification de la villa, dont la chronologie reste à préciser mais qui pourrait se rattacher à un large Ier s. av. J.-C si l'on tient compte de la présence erratique de quelques rares fragments de campanienne A dans les niveaux du Haut-Empire. En 2007 sont apparus, fortement perturbés par la construction du balnéaire tibéro-claudien, un tronçon de fondation de mur en blocs de basalte liés à la terre associé à un lambeau de radier de sol aménagé, également constitué de petits blocs de basalte. Compte tenu de l'orientation divergente de ces deux structures avec les autres aménagements antiques et de l'absence de mortier de

Figure 6. Plan général provisoire de la villa de St-Bézar (Aspiran, Hérault) à l'issue des fouilles de l'année 2007. DAO S. Mauné.

⁷ Financée par le Ministère de la Culture (SRA Lang./Rouss.), le CNRS et la commune d'Aspiran, la fouille est dirigée par l'auteur et par B. Durand (doctorant UMR5140 de Lattes) avec la collaboration active de Ch. Carrato (balnéaire), J. Lescure (inv. des mobiliers) et G. Malige (installations vinicoles). En 2005 et 2006, la fouille était co-dirigée par R. Bourgaud désormais en poste au service archéologique du Bassin de Thau.

chaux dans leur mise en œuvre, il semble que nous pourrions être là en présence des maigres vestiges des premières constructions, érigées lors de l'arrivée du groupe de personnes à l'origine de la fondation de l'atelier et de la villa, peu après le changement d'ère.

Après les quelques années nécessaires au développement de la vigne et une fois l'atelier en pleine activité, une villa en U d'environ 50m de côté, bordée d'une galerie couverte, est bâtie immédiatement au sud de ce dernier (Fig. 7). Son intérêt réside avant tout dans sa chronologie précoce puisqu'il s'agit d'une construction édifiée entre 10 et 20 ap. J.-C. Les sigillées locales, produites dans l'atelier à partir des années 20 ap. sont en effet totalement absentes des remblais d'installation des chais ce qui offre sinon un confortable terminus chronologique, du moins une précieuse chronologie relative. Les chais dégagés et fouillés en 2006/2007 pouvaient accueillir 155 dolia et si l'on accepte l'hypothèse plausible d'une contemporanéité de fonctionnement avec les vestiges dégagés en 1978 par P.-Y. Genty, il faudrait alors doubler ce chiffre. Ces dolia ont été fabriqués dans l'atelier de la villa, dans de vastes fours à quatre chambres de chauffe ; d'une hauteur inférieure à 2m, ils avaient une contenance comprise entre 12 et 14 hectolitres ce qui permet d'estimer la capacité minimale de stockage de la villa à un peu plus de 1800 hectolitres (12 hecto/dolium).



Figure 7. Vue générale prise de l'Ouest, des fouilles 2006/2007 de la villa de St-Bézard (Aspiran, Hérault). Cl. S. Mauné 2007.

Les vestiges des installations techniques — grande rampe d'accès, fouloir, salles des pressoirs, cuve et dolia — nécessaires à la production de vin ont également été mis au jour mais sont, malheureusement, fortement arasés.

L'ampleur des constructions et le caractère extrêmement organisé de la chaîne de production vinicole ne laisse de surprendre pour une époque aussi haute. Comme dans la villa de Vareilles (Mauné 2003), cependant un plus tardive, la totalité des espaces dégagés sont en effet dévolus à cette activité.

Dans les années 50/60 ap. J.-C., une partie du bâtiment vinicole a été reconstruite sur un plan identique, sans doute à la suite de désordres apparus dans son angle sud-ouest. Lors de ces travaux, les dolia d'époque augusto-tibérienne ont été remplacés ainsi que les adductions d'eau en tuyaux moulés qui traversaient cet espace. Dans le courant du II^e s. ap.

J.-C. le bâtiment de stockage est réorganisé par la construction de murs de séparation et l'installation de nouveaux dolia dont nous connaissons principalement les fosses de spoliation.

Dans l'état actuel des recherches, l'activité vinicole semble se maintenir au moins jusque dans la seconde moitié du IIIe s. mais nous ne savons pas si la production de vin était alors aussi importante qu'au Ier s.

Au sud-ouest du dispositif viticole a été édifié entre les années 20 et 40 ap. J.-C., un bâtiment étroit et long abritant un balnéaire à pièces en enfilade, à itinéraire rétrograde, ouvert sur une cour (palestre ?). Apodyterium, frigidarium, tepidarium, caldarium et praefurnium (supra fig. 6, n°1 à 5) de petite taille ont pu être dégagés qui indiquent la modestie de cette installation de bain. Compte tenu de la proximité immédiate de l'atelier, il est possible que ces vestiges appartiennent à des installations thermales, destinées à la main-d'œuvre du domaine.

Enfin, dans le même secteur, un vaste ensemble rectangulaire de 270 m², a été édifié plus tardivement et vient occuper une partie de la seconde cour, en respectant l'implantation de l'ensemble des bâtiments plus anciens. Dotée d'une grande abside, cette solide construction semi-excavée dont les murs sont revêtus d'un enduit hydraulique, comporte également un sol en béton de tuileau. On place, dans l'état actuel des recherches, sa construction entre le milieu du Ier s. et la fin du IVe s., époque où elle a subi des remaniements importants⁸.

Outre les données relatives à l'organisation de la villa, l'élément le plus intéressant apporté par la fouille de 2006 est la découverte de deux supports épigraphiques distincts mentionnant Quintus Iulius Primus. Ont en effet été recueillis, dans une probable fosse de fondation, une coupe carénée, timbrée Q.IUL.P. et hors stratigraphie, un anneau en bronze portant dans un petit cartouche Q.IUL.PRI.S. Comme sur le timbre sur dolium provenant de l'atelier (voir infra), on retrouve sur ce dernier élément, après la mention abrégée des tria nomina, la lettre S, abréviation de S(ervus).

Ces documents exceptionnels font écho aux estampilles sur sigillée locale (Genty, Fiches 1978) et au timbre sur dolium mis au jour dans l'atelier en 2005 (voir infra) (Fig. 8) et confirment que ce personnage est bien le fondateur/propriétaire du domaine de la villa/officine, disposant de la citoyenneté romaine et qui avait à son service, du personnel servile, des affranchis et des ingénus (voir infra).

⁸ Cette découverte et la mise au jour d'un abondant mobilier du Bas-Empire dans l'emprise de la fouille confortent l'hypothèse d'une occupation continue de la villa (Mauné 1998, p. 301-302) ; Genty, Mauné 2006). Elle infirme celle d'un abandon du site aux IIIe et IVe s. et d'une réoccupation limitée au Ve s. (Genty, Fiches 1978, p. 74). Par ailleurs, les bâtiments du début du Ier s., à tout le moins ceux que nous connaissons, semblent être restés en élévation jusqu'à la fin de l'Antiquité.

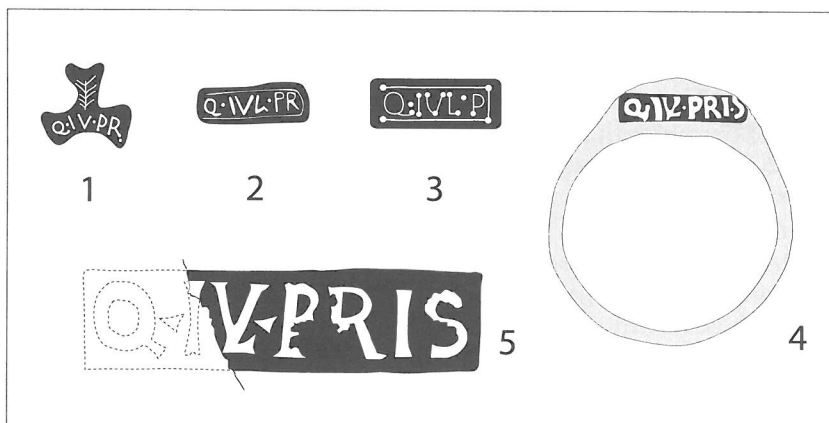


Figure 8. Attestations épigraphiques de Q. Iulius Primus mises au jour lors des fouilles de l'atelier et de la villa de Dourbie/St-Bézard (Aspiran, Hérault). 1 et 2- estampilles sur sigillée ; 3- estampille sur coupe carénée cuite en mode A, trouvée dans la fosse de fondation de la villa ; 4- Anneau en bronze (HS) ; 5- estampille sur dolium trouvé dans la fondation d'un mur de la chambre de chauffe du FR12. N°1 à 4 : Éch. 1/1, n°5 : Éch. 1/2. DAO S. Mauné.

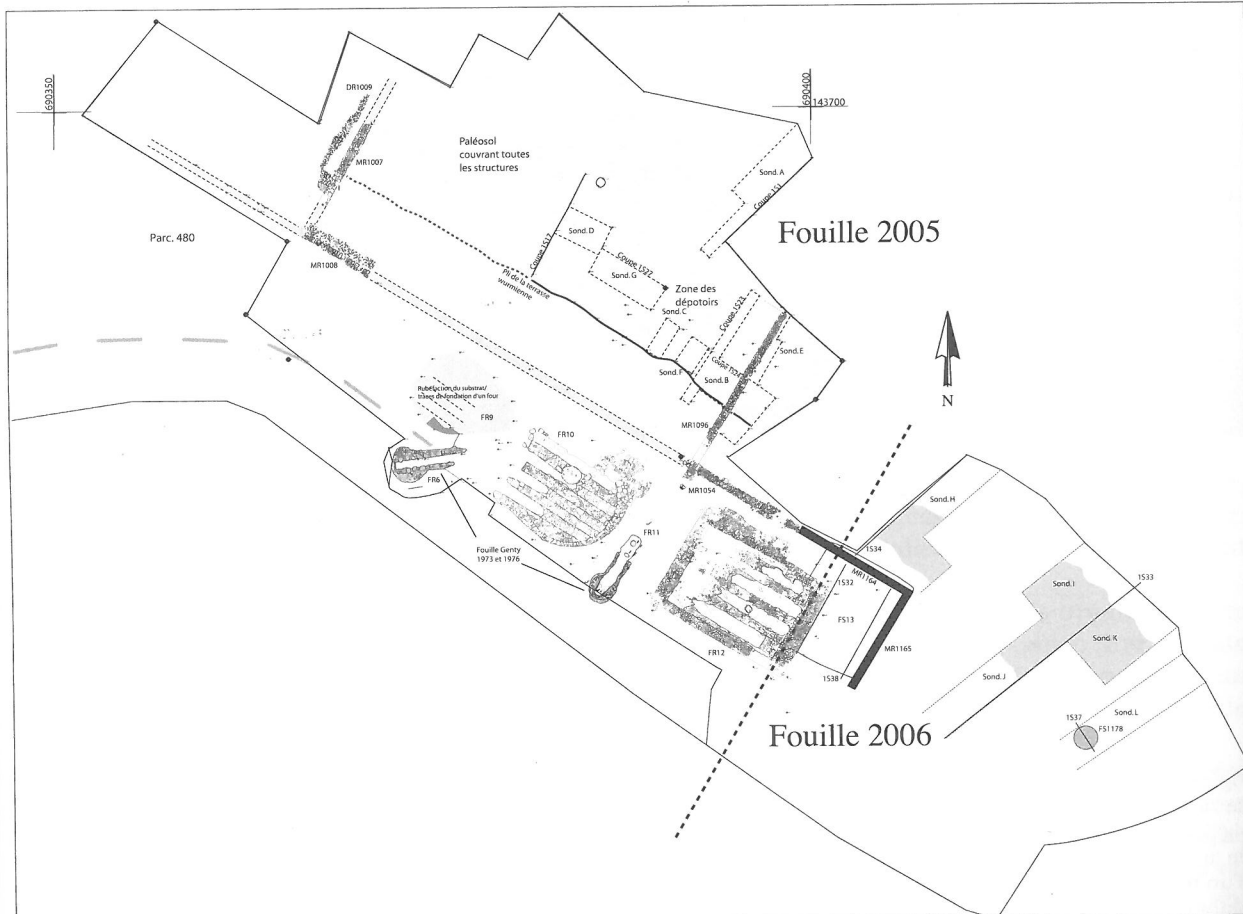
2.2. L'atelier de Dourbie

L'atelier a été découvert par L. Albagnac lors de prospections de surface effectuées à la fin des années 1960 (Albagnac, Rouquette 1971). À partir de 1971⁹ et jusqu'en 1976, une équipe du Ministère de la Culture dirigée par P.-Y. Genty a pu effectuer des prospections et plusieurs campagnes de fouille sur cette officine (Genty, Fiches 1978 ; Genty 1986 ; Laubenheimer 1985, p. 167-171). Cette opération a concerné près d'une dizaine de fours sur la quinzaine que pourrait compter le quartier artisanal. Deux décapages de quelques centaines de m² ont été implantés sur la terrasse haute et une tranchée, installée le long du talus qui sépare cette dernière de la terrasse moyenne. C'est dans cette dernière qu'a été mis au jour un four à sigillée. En 2005 et 2006 les investigations ont été étendues au nord de cette tranchée. Plus de 2000 m² ont pu être explorés : deux grands fours, peut-être un troisième, seulement visible sous la forme d'une empreinte laissée dans le substrat, un grand bassin circulaire pour le marchage de l'argile (figure 6) ainsi que des vestiges de bâtiments et de murs de terrasses ont été fouillés de façon exhaustive (Mauné et alii 2006) (Fig. 9).

⁹ La première campagne de fouille a été dirigée par l'abbé Maistre.

Figure 9. Plan général de la partie basse de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault) à l'issue des fouilles 2005/2006. Éch. 1/500^e. Relevés S. Mauné et G. Marchand ; assemblage et DAO S. Mauné et R. Bourgaud.

Plusieurs dépotoirs, installés le long d'un pli du substrat, affleurant dans cette partie du site, ont également été mis au jour. Ils ont livré un mobilier abondant et diversifié, daté entre les années 10 et 50/60 ap. J.-C. Enfin, une très grande fosse de 50 m², profonde d'environ 1,20 m et dont la fonction première reste énigmatique – creusement de la fosse d'installation d'un grand four qui n'a jamais été construit ? — a été totalement fouillée. Ayant servi de décharge pendant un court laps de temps, elle a notamment livré des gravats résultant de la démolition d'un ou plusieurs fours, de nombreux fragments d'amphores Pascual 1 et de céramiques à pâte claire mises au rebut, produites entre 10 et 20 ap. J.-C. (Durand sous presse).



Enfin, en 2007, nous avons pu poursuivre les investigations en marge des zones fouillées précédemment : sur la terrasse inférieure 466, une quinzaine de tranchées d'évaluation, toutes négatives, ont infirmé l'hypothèse d'une extension de l'atelier en direction de la rivière. En revanche, les recherches effectuées au sud-ouest de la parcelle 1618, dans la parcelle 531 ont révélé la présence de plusieurs bassins de travail de l'argile en tegulae, de grande dimension dont la chronologie semble pouvoir s'établir dans la première moitié du Ier s. ap. J.-C.

Le plan général de l'officine, dressé à partir des résultats obtenus dans les trois secteurs ayant fait l'objet d'un décapage, donne l'impression que l'atelier est de taille importante. Sur la parcelle 1618, sept fours et les vestiges mal conservés d'un bâtiment (15 x 6 m) ont pu être mis au jour tandis que sur la parcelle 480, cinq unités de cuisson et des constructions très vastes sont apparues au pied du talus qui sépare les deux parcelles. Enfin, dans la parcelle 531 mais aussi dans la 1460 où semblent s'étendre les vestiges et qui sera décapée en 2008, des installations de travail de l'argile ont été mises au jour.

Les premières décennies de l'atelier sont marquées par la succession rapide des structures de production artisanales qui parfois se recouvrent ou se chevauchent. Comme pour la villa, le phasage de l'atelier indique que la période julio-claudienne correspond à une période d'investissement et de développement très active. C'est aussi l'époque durant laquelle les productions sont les plus diversifiées : matériaux de construction et pesons de tisserand, dolium, amphores, céramique à pâte claire et sigillée.

Cette période de grand dynamisme recouvre celle durant laquelle sont attestées les estampilles au nom de Quintus Iulius Primus, le fondateur de la villa. Cette phase semble avoir cessé dans les années 40 ap. J.-C. avec l'arrêt de la production de sigillée, de dolium et le resserrement spectaculaire de la gamme des amphores locales. On peut prudemment émettre l'hypothèse que c'est la disparition de Quintus qui sonna le glas de cet épisode de forte activité. Désormais et jusqu'à la fin du Haut-Empire, on se contenta de produire dans l'atelier un ou deux types d'amphore, les matériaux de construction nécessaires à l'entretien du domaine et un peu de céramique à pâte claire.

2.3. Les productions de l'atelier

Plusieurs périodes de production successives ont pu être mises en évidence à l'occasion des fouilles effectuées dans les années 1970. La reprise des investigations en 2005 a confirmé ce phasage en enrichissant de façon notable le catalogue des productions d'époque julio-claudienne.

Par ailleurs, la poursuite des investigations en 2007 et la mise en relation des données recueillies dans la villa nous incitent aujourd'hui à penser que le démarrage de l'atelier précéda la construction de la villa à plan en U, approvisionnée d'ailleurs en grande partie, lors de son édification, par des pièces en terre cuite produites dans les fours en activité : tuyaux moulés pour l'alimentation en eau sous pression, briques en quart de rond pour les colonnes de la galerie de la cour et des chais, tegulae et imbrices pour les toitures, etc... On doit aussi rappeler que les dolia installés dans les chais édifiés entre 10 et 20 ap. J.-C. furent également fabriqués dans l'officine.

Compte tenu de ces observations, nous avons donc scindé la phase 1 de P.-Y. Genty en deux sous-phases 1a et 1b.

Phase 1a : nous situons cette phase après le changement d'ère et avant les années 10 ap. J.-C. On produit dans l'atelier les éléments nécessaires à l'édification de la villa viticole : matériaux de construction et dolium (Fig. 10). On rattache à cette phase le four 9 (dolium) et le bassin circulaire 14

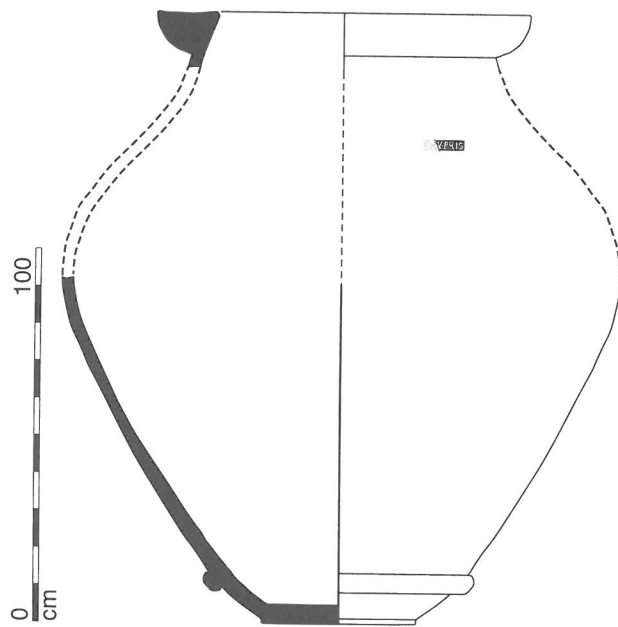


Figure 10. Restitution d'un dolium timbré Q. Iulius Primus S(ervus) de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault). Éch. 1/10^e. Dessin et DAO S. Mauné.

installé à proximité immédiate. Nous pensons qu'au moins un autre four (four 3 ?) pouvait être en activité à cette époque, pour la production des matériaux de construction.

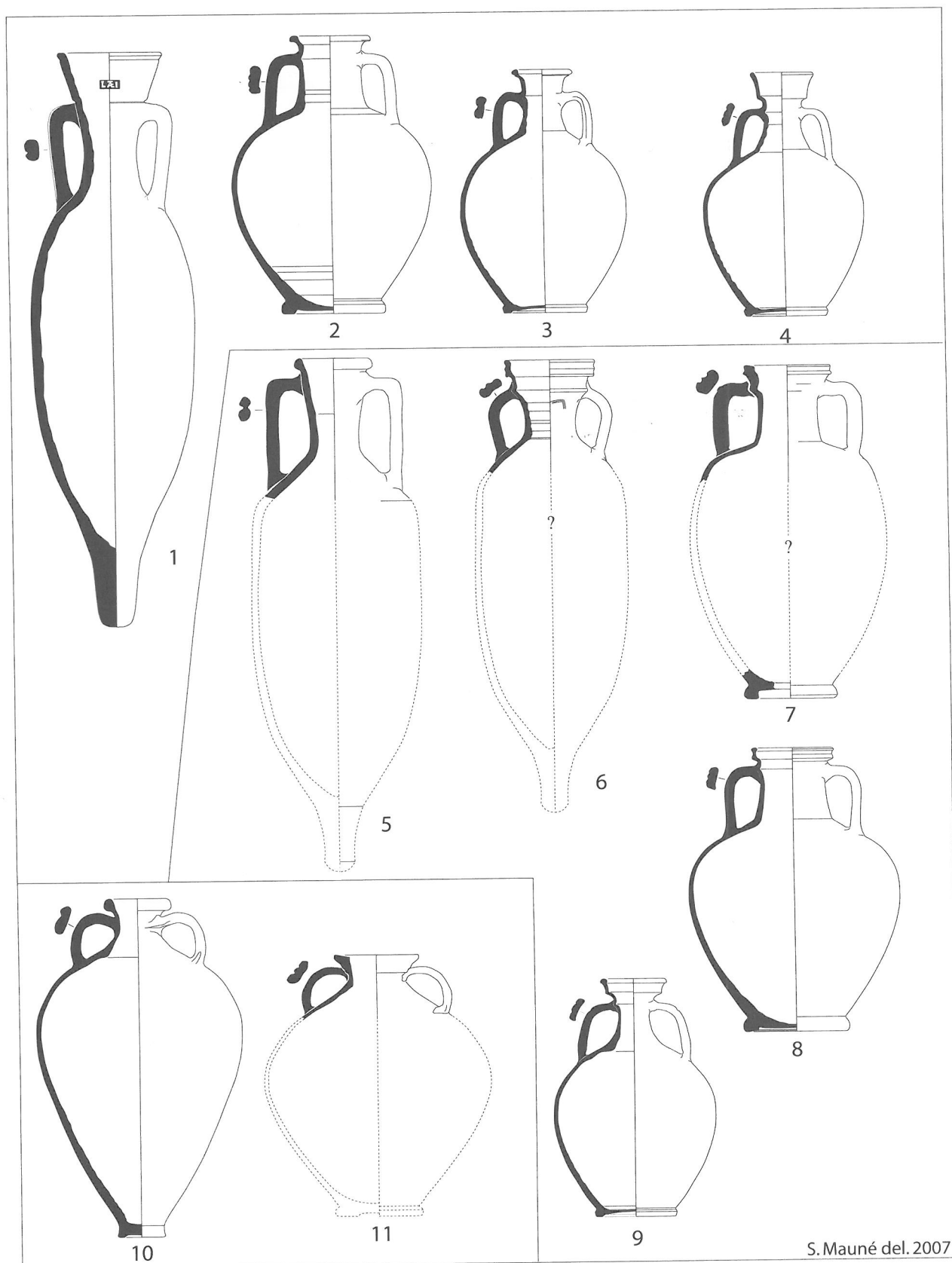
Phase 1b : elle dure vraisemblablement une dizaine d'année, entre 10 et 20 ap. J.-C. époque durant laquelle fut édifiée la villa à plan en U et démarra la production vinicole. Outre les productions mentionnées ci-dessus, les potiers fabriquent des pesons, tournent des imitations de Pascual 1 timbrées ATEP ou LAETI, des amphores à fond annulaire Gauloise 7 et 9 (Fig. 11) et de la céramique à pâte claire dont la typologie vient d'être récemment précisée (Durand sous presse). Au sein de ce dernier groupe, la présence de grande jarre à décor d'ondes incisées, parfaitement inconnue dans le répertoire régional mais qui offre des similitudes avec des productions hispaniques contemporaines, pourrait confirmer le rôle central du potier Laetus dans le développement de l'officine. À cette époque, les fours 10 (dolium), 3 (Pascual 1 notamment) et 4 sont en activité et fonctionnent avec deux vastes bassins de marchage de l'argile, construits en tegulae et fouillés en 2007 sur la parcelle 531.

¹⁰ Nous considérons, à cause de la grande ressemblance entre les deux séries d'estampilles toutes les deux apposées sur des Pascual 1 que le Laetus d'Aspiran est le même que celui de Barcino (Aguelo/Mas *et al.* 2006). Il pourrait s'agir d'un affranchi ou bien d'un ingénu.

¹¹ P.-Y. Genty a très tôt mis en évidence qu'il s'agissait d'un affranchi de Naevius, potier de Pouzolles (Campanie), qui après son séjour à Aspiran a semble-t-il travaillé à la Graufesenque. On suit son cheminement géographique et professionnel grâce au bouletage particulier de ses estampilles.

Phase 2 : la phase 2 semble commencer vers 20 ap. J.-C. et s'étend jusqu'aux années 40. La fabrication de dolium (Fig. 12) et de matériaux de construction se poursuit mais pour ces derniers, les volumes ne semblent pas avoir été très importants. À noter également que l'atelier continue de fabriquer des pesons de tisserand.

Cette phase est surtout marquée par la production de sigillée rouge cuite en mode C dans un four à tubulii. Près d'une vingtaine de formes lisses ou décorées ont pu être individualisées (fig. 13) : coupelles Drag. 33, 24/25 et 27, Ritt. 9, 8, 5 et 12, Hermet 31 ; assiettes Haltern 2a, 3 et 5, Drag. 18, Aspiran 1 et 3 ; coupes Drag. 29a et forme hybride Drag. 29/ Drag. 11. Cette vaisselle d'excellente qualité est fabriquée par une douzaine d'artisans différents (Fig. 14) comme l'indiquent les nombreuses estampilles apposées sur leur fond : Q. Iulius Primus, Laetus¹⁰ et Vitulus¹¹ sont les potiers les plus importants qui produisent notamment les belles coupes décorées Drag. 29a ; viennent ensuite Carus, Quartus, Masclus, Cintus, Veri- ou Verecundus, Senomantos, Capito, Cornutus et un Ateius. On observe que la moitié de ces artisans portent des noms latins, les autres sont clairement



S. Mauné del. 2007

Figure 11. Les amphores produites dans l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault) : 1- Pascual 1 ; 2 et 3- Gauloise 7 grand et petit module ; 4- Gauloise 9 ; 5- Dr. 2-4 ; 6- amphore fuselée (?) ; 7- amphore à fond plat (?) ; 8 et 9- Gauloise 2 grand et petit module ; 10- Gauloise 4 ; 11- Gauloise 1. Éch. 1/10^e. DAO S. Mauné.

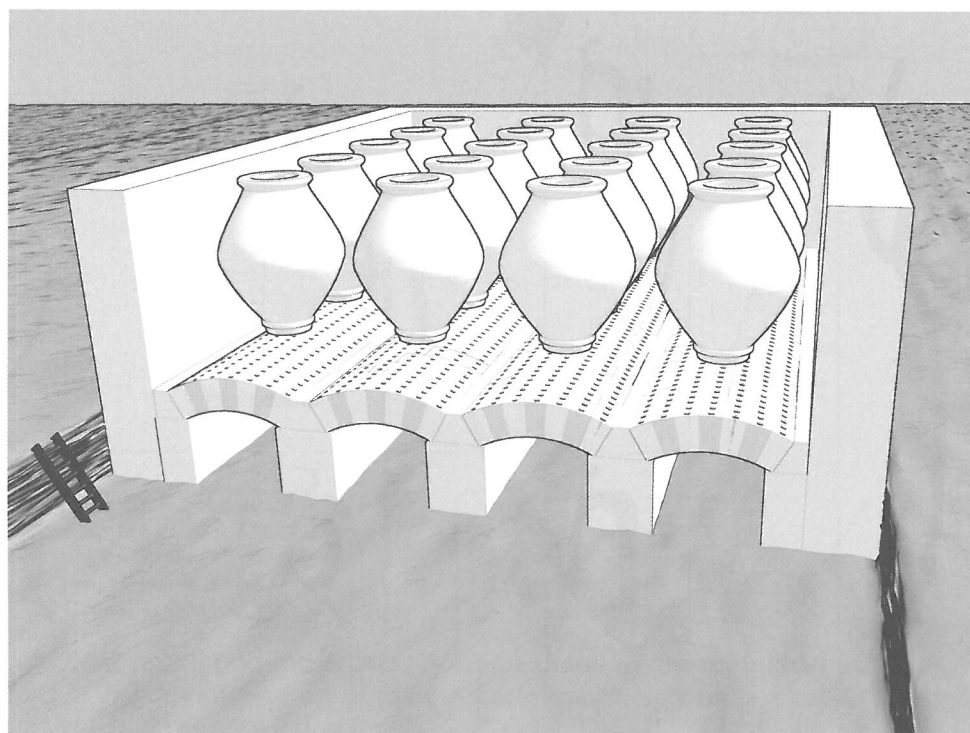


Figure 12. Restitution en perspective du grand four à dolia FR12 de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault) et hypothèse de chargement. Document CNRS, C. Santran et R. Bourgaut 2006.

d'origine celtique.

Parallèlement à cette vaisselle de table, on continue de produire de la céramique à pâte claire : urnes, cruches, pichets, couvercles et mortiers. La gamme des amphores locales évolue avec l'apparition des Dr. 2-4, Gauloise 2 grand ou petit module et Pascual 1 petit module. À côté de ces modèles, on note la présence d'au moins deux types d'amphores qui semblent correspondre à des essais, des tâtonnements techniques dont nous ignorons s'ils ont été commercialisés (fig. 11, n°6 et 7). Enfin, si les Pascual 1 et Gauloise 9 ne semblent plus être fabriquées, il est très probable que le modèle Gauloise 7 continu à être tourné dans l'atelier. On rattache à cette phase le four 6 (sigillée), le four 12 (dolum), le four 8 et un troisième bassin de marchage en tegulae établi sur l'un des deux bassins précédemment mentionnés.

Phase 3 : elle reste mal connue puisqu'un seul four (four 11) semble être en activité qui produit, entre les années 40 et 60 ap. J.-C. de la céramique à pâte claire et des amphores Gauloise 2.

Phase 4 : elle débute dans le courant des années 60/70 ap. J.-C. et voit l'apparition et le développement sans doute important de la production de Gauloise 4 (fig. 11, n°10) qui s'accompagne aussi de la fabrication de matériaux de construction, tuiles essentiellement, et de vaisselle à pâte claire (cruches). À noter que l'atelier produit également des amphores Gauloise 1 à pâte calcaire (fig. 11, n°11) destinées au marché local et régional. On rattache à cette phase, la plus longue et dont on situera la fin entre le milieu du IIe s. et la seconde moitié du IIIe s. sans plus de précision, les fours 7, 1, 2 et 5.

Les structures et productions des phases 1 et 2 sont les mieux connues sans doute parce que les différents aménagements de l'atelier se succèdent rapidement pendant une trentaine d'années, sur la terrasse basse. La dispersion des vestiges dans l'espace est remarquable qui indique selon

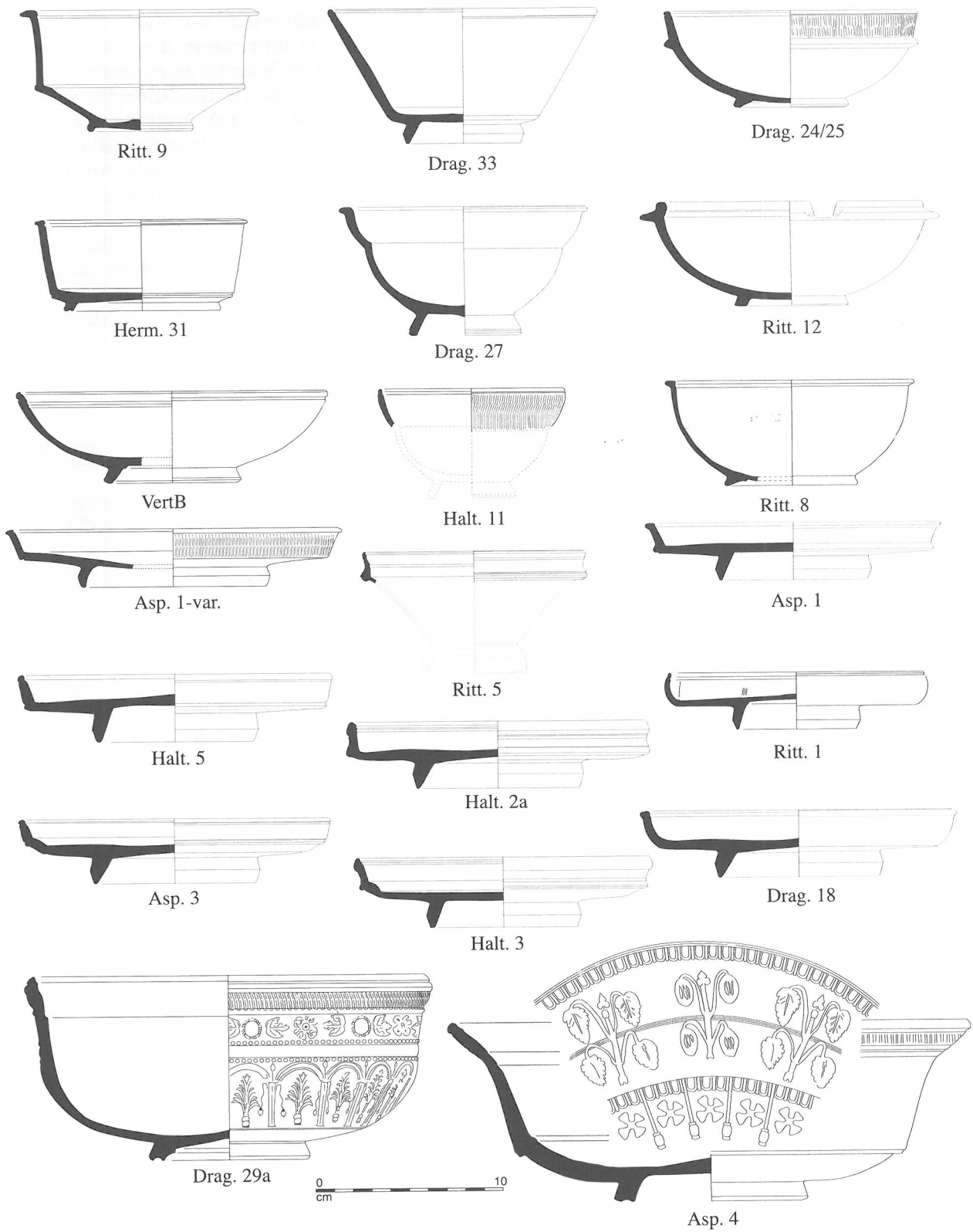


Figure 13. Formes lisses et décorées de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault). Éch. 1/3. Dessins et DAO P.-Y. Genty, S. Mauné, J. Lescure et P. Rascalou.

nous une certaine spécialisation des différents secteurs composant l'officine. La cuisson et sans doute aussi la fabrication des dolia semble se concentrer dans la parcelle 480 tandis qu'amphores et matériaux de construction étaient plutôt produits dans la partie haute de l'atelier. Le milieu du Ier s. ap. paraît constituer une phase d'atonie, également marquée par la disparition probable de Quintus Iulius Primus, le maître d'œuvre de la période julio-claudienne puis par l'affaissement de l'angle ouest de la villa qui dû notablement perturber la bonne marche du domaine

C'est aussi l'époque d'une plus grande concurrence locale avec l'apparition de la grande villa vinicole de Vareilles (350 dolia) à quelques kilomètres plus au sud et l'apparition, une à deux décennies plus tard, de plusieurs ateliers d'amphores dans la plaine de Soumaltre. Entre le début de l'époque flavienne et la fin du Haut-Empire, l'atelier de Dourbie offre désormais l'image classique d'un atelier domanial produisant pour le domaine, les conteneurs vinicoles nécessaires à la vente du vin, après avoir fortement restreint la gamme de ses productions.



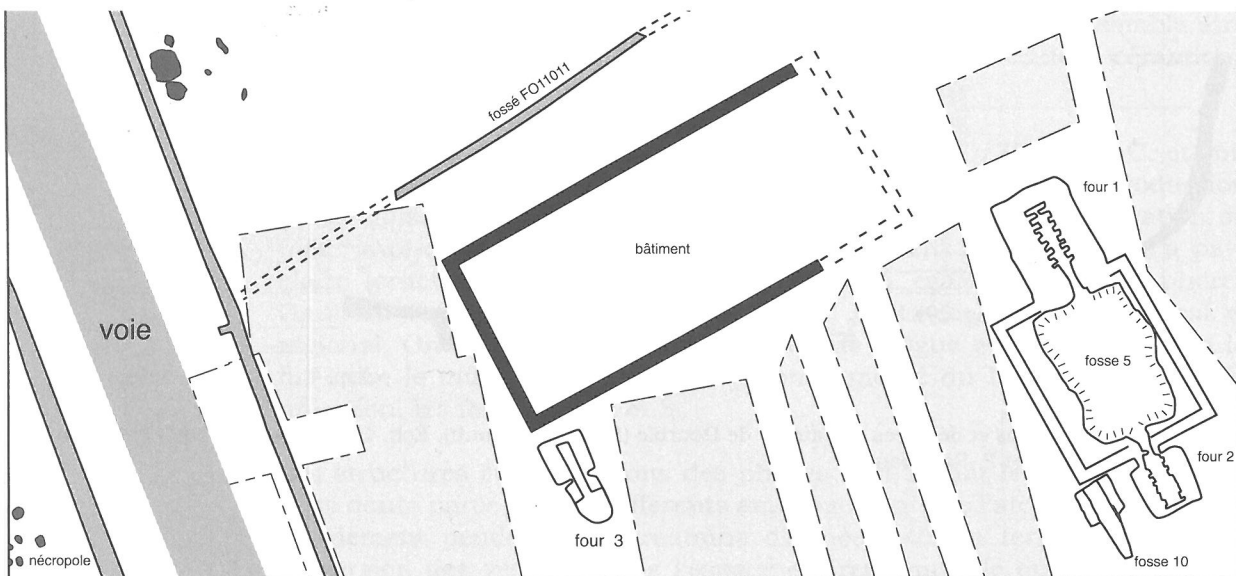
Figure 14. Estampilles sur sigillée de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault). Éch. 2/1. Dessin et DAO J. Lescure.

3. L'établissement rural et l'atelier de potiers de Soumaltre à Aspiran

L'établissement de Soumaltre se trouve de part et d'autre du tracé de la voie antique Cessero/Segodunu (Fig. 15), à peu de distance du fleuve Hérault, dans une petite plaine intensément occupée durant le Haut-Empire.

L'atelier de potiers a été dégagé de manière pratiquement exhaustive à la fin de l'hiver 1995, à l'occasion d'une fouille préventive de sauvetage, précédant la construction de l'A75. Conduite durant deux mois, cette opération a

Figure 15. Plan général de l'atelier de Soumaltre (Aspiran, Hérault). S. Mauné, R. Thernot del.



permis la mise au jour de trois fours de potiers, d'un négatif d'une fosse de fondation de four non bâti, d'un grand bâtiment et d'un système de fosses et fossés appartenant manifestement à la voie antique. Ces résultats, qui ont fait l'objet d'un Document Final de Synthèse en 1995, ont été présentés au congrès 1996 de la SFECAG à Dijon et ont été publiés de façon intégrale dans les actes de cette rencontre (Ginouvez, Mauné 1996). Depuis cette date, la commune d'Aspiran a fait l'objet de nouvelles investigations qui éclairent en particulier les questions touchant aux productions des ateliers de ce secteur et à l'insertion de ces derniers dans l'occupation du sol de cette zone durant le Haut-Empire (Mauné 1998 ; Mauné 2001a). En 1998, un diagnostic dirigé par A. Pezin dans le cadre des travaux A75, a permis d'étudier le comblement d'un puits proche de l'atelier contenant notamment un certain nombre d'amphores très probablement fabriquées sur place ainsi que des pesons et des céramiques à pâte claire (Mauné, Genin 2006). En 1999, la fouille préventive dirigée par R. Thernot et V. Bel a entraîné la fouille exhaustive de l'établissement rural/auberge situé à quelques dizaines de mètres à l'ouest de l'atelier et d'une nécropole à incinérations d'une trentaine de tombes établie de part et d'autre de la voie. L'ensemble du dossier concernant l'atelier, l'établissement et la nécropole a été publié en 2004 (Thernot, Bel, Mauné dir.).

3.1. La ferme-auberge

Installée entre une dépression humide établie au pied d'une colline calcaire et la voie Cessero-Segodunum, l'établissement de Soumaltre semble apparaître à la fin du règne d'Auguste ou au début du règne de Tibère et comporte un bâtiment rectangulaire à cour de 30x 15 m (bât. A), associé à un petit balnéaire de plan carré (12 m de côté, bât. B) situé à une trentaine de mètres plus à l'est.

La physionomie des constructions, la présence de la voie, l'existence d'un système hydraulique élaboré permettant l'approvisionnement en eau sous pression d'un abreuvoir et l'analyse conduite par M. Genin et P. Rascalou sur un important ensemble céramique des années 50 ap. J.-C. suggèrent d'interpréter ce premier établissement comme une ferme-auberge. À partir des années 50/70, se développe, alors que la fonction d'accueil des voyageurs semble avoir été abandonnée, une production vinicole mise en évidence par la construction d'un petit chai en L (bât. C, 7x 12 et 5x 12 m) comportant vingt quatre dolia susceptibles d'accueillir entre 300 et 480 hectolitres de vin. Ce bâtiment s'insère entre les ensembles A et B, ce dernier semblant rapidement abandonné dans le dernier tiers du Ier s. C'est à la même époque qu'apparaît l'atelier de potier situé à 150 m plus au nord. Dans le courant du IIe s. un petit four, un bac de marchage de l'argile en tuile, une fosse/pourrissoir et un puits sont installés dans l'angle sud-ouest du bâtiment A : il servent à la production de céramique à pâte claire, essentiellement des urnes, des cruches et des couvercles.

L'abandon de l'établissement rural de Soumaltre semble se produire quelque part dans la seconde moitié du IIe s., au plus tard, alors que la voie est encore en activité.

3.2. La nécropole à incinération

Située à 100 m au nord de la ferme-auberge, en vis-à-vis de l'atelier de potiers, elle comporte vingt huit tombes qui se répartissent en quatre groupes distincts que V. Bel interprète, au terme d'une analyse rigoureuse et fournie, comme autant de concessions familiales pouvant témoigner selon elle d'un recrutement large, incluant les occupants de l'établissement de Soumaltre mais aussi ceux d'autres sites connus dans un proche rayon. Les incinérations les plus anciennes sont à rattacher aux années 20-40,

les plus récentes aux années 120 ap. J.-C. mais une partie des neuf tombes qui n'ont pu être datées avec précision pourraient être ultérieures à cette date. On note une grande diversité des modes de sépulture, tant pour les incinérations primaires que secondaires. Les dépôts funéraires comprennent essentiellement de la vaisselle locale, céramique à pâte claire, sigillée locale ou régionale (La Graufesenque), souvent des amphores vinaires mais dans l'ensemble et à l'exception d'une sépulture qui a livré un objet en ivoire, le caractère assez modeste des lots de mobilier apparaît nettement, conformément à ce qui est par ailleurs connu en Narbonnaise. À noter qu'un probable enclos funéraire, malheureusement très arasé est localisé à l'extrémité nord de la nécropole.

3.3. L'atelier de potier

L'atelier occupe une surface d'environ 1400 m² située contre le tracé de la voie antique et s'inscrit dans un carré de 35 m de côté, correspondant à un actus antique. Au nord, il semble limité par un long fossé, mis au jour en 1999 et près duquel quelques tombes ont pu être observées. Il est probable que ce fossé (FO11011), qui pouvait s'articuler avec le fossé parallèle à la voie, mis au jour en 1995, constituait une limite paysagère forte.

Les restes de trois fours de plan rectangulaire (Fig. 16), dont deux se trouvent de part et d'autre d'une vaste fosse protégée par un bâtiment, un négatif d'un petit four très dégradé, le creusement d'un four avorté ainsi que les fondations d'un vaste bâtiment de 11,50 x 24 m. sont les seuls vestiges de l'officine ayant été épargnés par les travaux agricoles. Ces structures offrent toutes une orientation similaire ce qui dénote probablement une certaine contemporanéité de fonctionnement et renvoie à un cadre parcellaire cohérent. Bien qu'aucune trace n'en ait été mise au jour, on peut penser que les structures liées (bassins de marcheage, bacs de décantation de l'argile, etc.) à la fabrication des amphores, céramiques communes et matériaux de construction produits sur place se trouvaient dans le secteur délimité à l'est par les fours 1 et 2 et au nord par le grand bâtiment rectangulaire. Il faut supposer, au vu de l'arasement général des vestiges archéologiques conservés, qu'elles ont été totalement détruites par les travaux agricoles.



Figure 16. Vue générale des fours 1 et 2 prise du sud de l'atelier de Soumaltre (Aspiran, Hérault). Cl. O. Ginouvez 1995.

Le petit four, dont ne subsiste plus que le négatif, dégagé en 1999 se trouve en revanche à l'extérieur de cette zone : s'agit-il d'une structure plus ancienne ou plus récente ?

Les datations archéomagnétiques de Ph. Lanos, l'organisation de l'atelier, la taille du grand bâtiment rectangulaire et les éléments chronologiques fournis par l'étude du mobilier suggèrent, au moins pour la période flavienne, un fonctionnement simultané de l'ensemble des structures de l'atelier dont nous situons l'abandon après les années 120/130 ap. J.-C., probablement au milieu ou dans la seconde moitié du II^e s.

Les productions de l'atelier — tegulae, imbrices, pesons, céramique à pâte claire, amphores Gauloise 4 et 1 — sont connues grâce aux différents niveaux de comblement piégés dans les fosses d'accès des fours ou dans les chambres de chauffe mais aussi par le mobilier qui se trouvait dans le comblement d'un puits situé à quelques dizaines de mètres plus au nord. D'après l'analyse conduite en 2004, il apparaît que cette officine, dont la capacité de volume utile brut est fixée à 108 m³ — chiffre en tout point semblable à ceux des ateliers du Bourbou ou de St-Bézard, pour la même période — semble surtout avoir produit des amphores vinaires destinées à la vente du vin de l'établissement de Soumaltre mais aussi, compte tenu de l'importance de la production estimée, à la commercialisation du vin d'autres domaines (Mauné in Thernot, Bel, Mauné 2004, p. 116-119).

4. L'atelier de Contours à St-Pargoire

Connu depuis un demi-siècle au moins mais surtout étudié depuis le milieu des années 1980, grâce aux ramassages de surface de J.-P. Ferrand, le site couvre une importante superficie de l'ordre de 8000 m². Il avait été interprété, sur la foi des données de surface, comme un établissement rural du Haut-Empire associé à un atelier produisant des matériaux de construction et des amphores Gauloise 4 (Mauné 1998, p. 438-439).

Le site est installé au départ d'un petit bassin versant perpendiculaire à la vallée du Dardaillon, affluent de l'Hérault qui se trouve à huit kilomètres plus à l'ouest, au pied de la vaste langue calcaire formée par la terminaison occidentale de la Garrigue de Montpellier, au contact de deux terroirs complémentaires. La diffusion des matériaux pondéreux, mais aussi des amphores, pouvait se faire par la vieille piste longeant le site et qui assurait la liaison entre le Bassin de Thau et la moyenne vallée de l'Hérault. L'utilisation du Dardaillon et, côté bassin de Villeveyrac, du Pallas qui permettait d'atteindre rapidement l'étang de Thau nous paraît également envisageable.

Ce site a bénéficié à l'automne 2004, avant sa destruction irrémédiable par des travaux agricoles, d'une fouille programmée de trois mois sous la direction de S. Mauné, R. Bourgaut et A. Chartrain (Mauné, Bourgaut, Chartrain 2004 ; Mauné, Bourgaut, Chartrain dir. à par.). Les décapages ont concerné une surface totale de 1300 m² auxquels se sont ajoutées trois longues tranchées implantées en périphérie de la zone artisanale (Fig. 17). Aucun vestige d'habitat structuré n'a pu être mis en évidence ce qui fait d'ailleurs écho à la rareté des fragments de dolium recueilli sur le site, habituels marqueurs de la présence de chais vinicoles. La question reste donc posée de l'interprétation à donner aux quelques fragments de marbre ramassés au début des années 1980 dans l'emprise du site. L'établissement rural le plus proche se trouve à environ 800 m au nord-ouest ; il s'agit de la villa de St-Marcel, occupée entre le début du I^{er} s. av. J.-C. et la fin de l'Antiquité, qui a livré lors d'une fouille restreinte dirigée par M. Feugère, les vestiges d'un chai vinicole du Haut-Empire, équipé de très grands dolia identiques à ceux mis au jour à Vareilles. Cette proximité topographique et l'existence de ces installations suffisent-elles à associer ces deux sites ?

Si aucun élément matériel ne permet de s'en assurer, à tout le moins peut-on faire remarquer qu'aucune autre villa n'est connue dans un rayon de plusieurs kilomètres. Mais revenons à l'atelier de Contours.

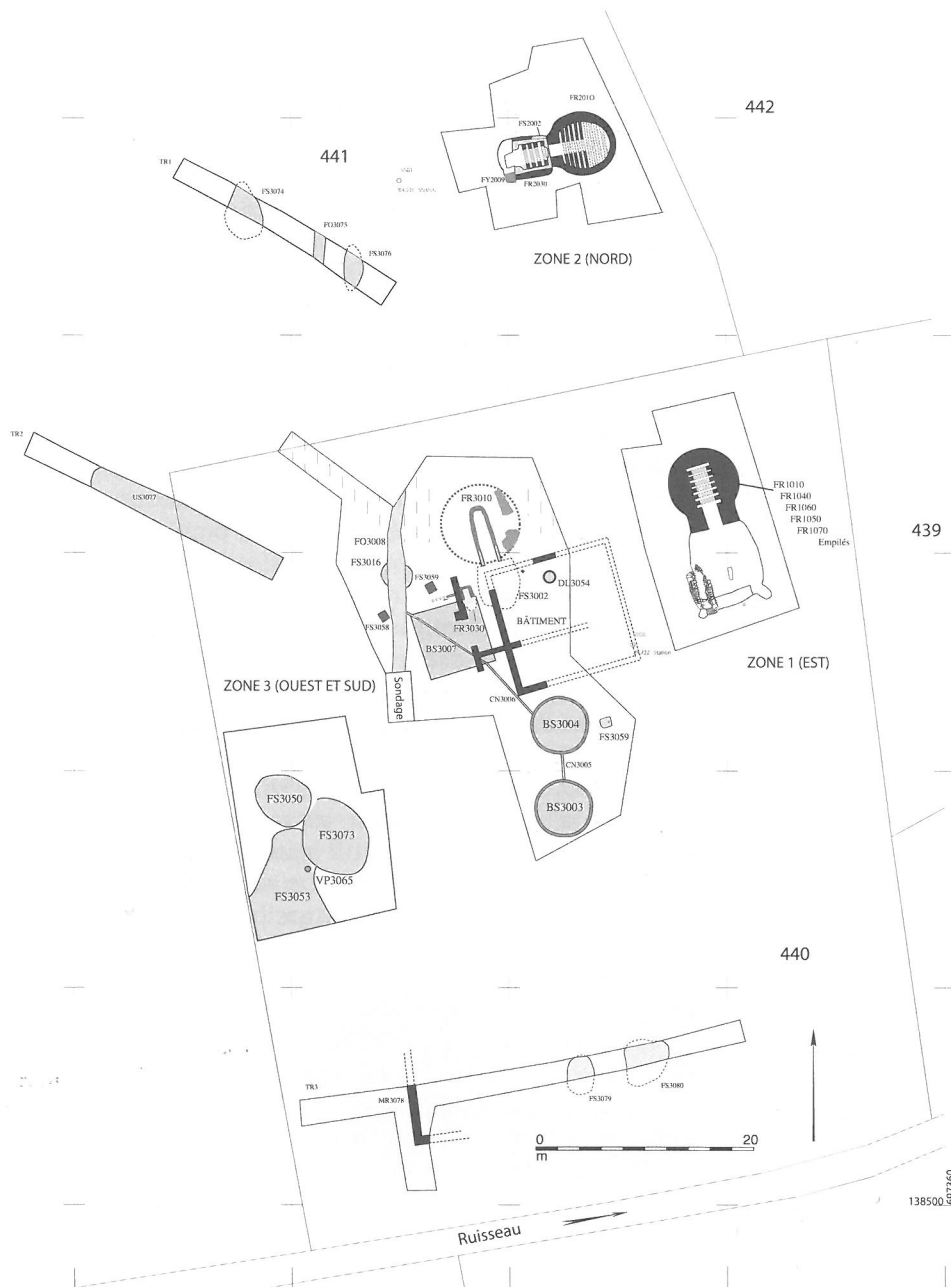


Figure 17. Plan général de la fouille programmée 2004 de l'atelier de Contours. Relevé G. Marchand, S. Mauné et R. Bourgaut, ass. et DAO S. Mauné 2005.

4.1. L'atelier et les structures artisanales

La fouille a notamment entraîné la mise au jour de structures de travail — bassins circulaires de 6,50 m de diamètre, dont un dallé de soixante quinze tegulae entières pour le traitement de l'argile (marchage/pourrissage) (Fig. 18), grand bassin carré pour le stockage, bâtiment, dolium — séparé d'une vaste zone d'extraction d'argile et de dépotoirs, par un long fossé. Les relations stratigraphiques entretenues par ces structures indiquent plusieurs phases principales de fonctionnement dont les chronologies semblent couvrir les Ier et IIe s. ap. J.-C. Même s'ils ne sont pas strictement contemporains, ces aménagements sont intéressants parce qu'ils précisent de façon notable notre perception de la chaîne opératoire visant à obtenir

une argile de bonne qualité. Par ailleurs, la taille et le soin apporté à la construction de ces structures semblent indiquer que l'atelier avait une taille importante, ce que montre aussi le travail réalisé par G. Fédière sur les matériaux de construction. Les fours, au nombre de neuf, se répartissent



Figure 18. Vue prise du Sud du bassin de marchage en tegula BS3003 et du bassin de pourissage BS3004 attenant de l'atelier de Contours (St-Pargoire, Hérault). Cl. S. Mauné 2004.

dans trois secteurs distincts. Les deux unités (FR2010 et FR2030) situées le plus au nord (Fig. 19) sont à rattacher à la phase julio-claudienne et se succèdent dans le temps. L'absence de tout fragment d'amphore Gauloise 4 faisait prudemment supposer une chronologie de fonctionnement antérieure aux années 60/70 ap. J.-C. ce qu'ont largement confirmé les datations archéo-magnétiques de Ph. Lanos. L'état de conservation du four circulaire 2010, qui cesse d'être utilisé par les potiers vers le changement d'ère, est plutôt satisfaisant tandis que le four rectangulaire installé dans sa fosse d'accès a davantage souffert des récupérations et des travaux agricoles.

Deux autres fours se situent en connexion avec les installations de travail, dans la zone 3 : un très petit four rectangulaire (FR3030) et un grand four circulaire (FR3010) de 6 m de diamètre, tous deux fortement arasés (Fig. 20). Le comblement de la fosse d'accès de FR3010 a livré un très abondant mobilier constitué des fragments d'une quarantaine d'amphores Gauloise 4 et de près de 200 couvercles destinés au bouchage de ces conteneurs vinicoles. Ces unités ont vraisemblablement fonctionné durant la période flavienne et peut-être durant dans la première moitié du II^e s.

Les autres fours, enfin, se trouvent à quelques mètres plus à l'Est (Fig. 21). Ils occupent une énorme excavation à plan en trou de serrure, creusée dans



Figure 19. Vue générale prise de l'Ouest du four augustéen circulaire 2010 et du four rectangulaire 2030 (première moitié du Ier s. ap. J.-C.) de l'atelier de Contours (St-Pargoire, Hérault). Cl. S. Mauné 2004.



Figure 20. Vue générale prise du Sud de la zone centrale de l'atelier de Contours (St-Pargoire, Hérault) : 1- grand four circulaire 3010 arasé ; 2- petit four 3030 ; 3- fossé 3008 ; 4- bassin de stockage de l'argile 3007 ; 5- bâtiment artisanal. Cl. S. Mauné 2004.

le substrat calcaire sur près de 2 m de profondeur. Cinq fours circulaires très bien individualisés se superposent et ouvrent leurs gueules sur une grande fosse équipée d'une rampe d'accès soigneusement bâtie. Les trois premiers fours 1070, 1050 et 1060, conservés de façon inégale, sont équipés d'un double alandier tandis que les deux plus récents, FR1040 et 1010, présentent un plan plus simple, à chambre de chauffe et alandier uniques. L'emploi d'adobes est ici systématique et complète l'utilisation de tegulae dont la mise en œuvre concerne surtout les parties des fours les plus exposées aux hautes températures.

Avec des diamètres de plus de 6 m, il s'agit là de très grosses unités de production (entre 120 et 140 m³ de capacité par four) dont la succession dans le temps montre le dynamisme de l'atelier.

Outre l'intérêt intrinsèque que présente la mise au jour de ces fours, les prélèvements systématiques effectués par H. Savay-Guerraz pour l'obtention de datations archéomagnétiques (Laboratoire de Rennes/CNRS, Ph. Lannos) ont permis de caler — en confrontant ces résultats avec ceux issus des lots de mobilier céramique présents ou pas dans les comblements — le fonctionnement de ces unités entre la période augustéenne et la fin

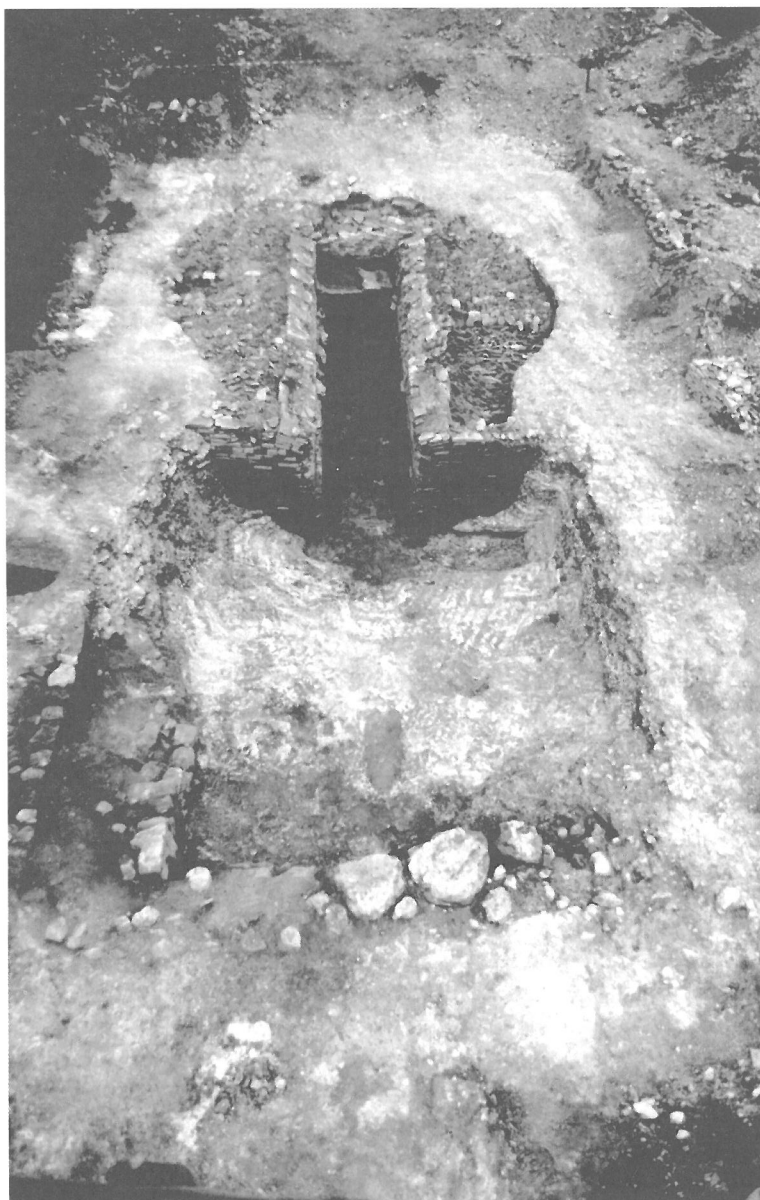


Figure 21. Vue générale prise du Sud de la grande fosse d'accès 1002 et des fours 1010 et 10140 de l'atelier de Contours (St-Pargoire, Hérault) qui recouvrent trois fours plus anciens. Cl. S. Mauné 2004.



Figure 22. Timbre en creux CQFH IH sur col de Gauloise 4 (US1028) et timbre en relief APCF sur anse de Gauloise 4 (HS) de l'atelier de Contours (St-Pargoire, Hérault). Éch. 1/1. Apographe de F. Olmer, DAO S. Mauné.

du IIe s. Le four 1070 aurait cessé de fonctionner au même moment que le four 2010 situé plus au nord ; les fours 1050 et 1060 auraient été utilisés successivement entre le début du Ier s. et le milieu du Ier s ou les années 60 ap. J.-C. Le four suivant 1040 serait à rattacher à la période flavienne et aurait été abandonné au plus tôt dans le premier quart du IIe s. voire au milieu de ce siècle. Il a notamment livré, au fond de sa chambre de chauffe, un lot de dix-huit amphores Gauloise 4 dont une dizaine timbrées CQFHH, accompagné notamment d'un fond de coupe en sigillée Drag. 37 portant un graffiti numéral XVIII. Enfin, le four 1010 serait à rattacher à la période suivante, c'est-à-dire au second quart ou à la seconde moitié du IIe s. La grande fosse d'accès 1002, qui permet l'accès à la gueule des fours, présente quant à elle des aménagements originaux : rampe d'accès soigneusement construite, creusements destinés à supporter des superstructures destinées à la protection contre les intempéries. Son comblement très stratifié a permis de bien appréhender le fonctionnement des fours ; il nous éclaire également et de façon indirecte sur la présence de structures bâties (murs en adobe) sur lesquelles reposait sans doute le dispositif de couverture que nous venons d'évoquer.

4.2. Les productions

Les productions de Contours/Mas Crémat étaient assez diversifiées si l'on se fie à l'abondant mobilier exhumé sur place. De grandes quantités de Gauloise 4 ont été tournées par les potiers entre les années 60-70 et l'abandon de l'officine, et dans une moindre proportion (autour de 10% ?) des Gauloise 1 à pâte calcaire ainsi que, pendant la période julio-claudienne, des Gauloise 2.

Compte tenu de la présence d'au moins deux fours ayant fonctionné avant le changement d'ère, nous inclinons à penser que des modèles d'amphores plus anciens — Pascual 1 et Dr. 2-4 — ont pu également sortir de cet atelier, ce que des analyses physico-chimiques effectuées sur des tessons de d'amphores trouvées dans des niveaux julio-claudiens régionaux devront éclaircir.

La production exclusive de matériaux de construction à cette époque ne nous semble pas, en effet, constituer une hypothèse crédible, compte tenu de l'isolement relatif de l'officine.

L'atelier a également produit des céramiques à pâte claire (urnes sans col, plusieurs types de cruches et de mortiers) dont nous avons toutefois bien du mal à cerner les caractéristiques en raison du faible nombre d'exemplaires recueillis : s'agissait-il seulement, comme nous le pensons, d'une production complémentaire ? Mentionnons aussi la découverte, plus anecdotique, d'un autel quadrangulaire en terre cuite sans nul doute destiné à un usage religieux ainsi que de brûle-parfums à décor plastique ondulé, produits sur place et qu'il faut mettre en relation avec la proximité d'un petit sanctuaire rural connu par des ramassages de surface (Mauné 1998, « Le Mas Blanc »).

Les potiers gallo-romains ont aussi fabriqué ici des tegulae et imbrices, certainement destinées au marché micro-régional, alors en pleine expansion avec la construction de très vastes chais vinicoles et la multiplication des établissements ruraux. Dans le cadre de ses recherches sur les matériaux de construction, G. Fedièrre a pris en charge l'étude des matériaux de construction. De nombreuses empreintes d'animaux, notamment des ongulés et peut-être aussi des loups, ont été reconnues sur des tegulae : peuvent-elles renforcer l'hypothèse selon laquelle l'atelier était installé en lisière de forêt ? La question est posée : peut-être que les analyses anthracologiques en cours apporteront également des éléments de réponse. Par ailleurs, une fréquence inhabituelle de marques au doigt,

certaines complexes, a été mise en évidence qui semble indiquer, par rapport à d'autres ateliers proches, une organisation du travail peut être plus complexe et un nombre d'intervenants en tout cas plus élevé.

Cette impression est renforcée par la découverte de deux timbres sur Gauloise 4 locale (Fig. 22) dont l'un, A.P.C.F(ecit) en relief sur anse, est parfaitement inédit en Gaule narbonnaise. Trouvé en un seul exemplaire, il livre, malheureusement en abrégé, les tria nomina d'un des acteurs du développement de cette officine. Une marque similaire a été signalée en Maurétanie Tingitane, à Banassa où cependant elle avait été identifiée à une Dr. 30 régionale (Mayet 1978, p. 391, n°7, pl. XIII, n°8 ; Mauné, Abauzit 2005).

L'autre timbre — CQF HIH en creux sur le col — associe, fait unique sur ce type d'amphore, les probables tria nomina de deux personnes, un fils et son père puisque la marque pourrait se lire C(aius) Q(uintus) F(ilius) HI(...) H(...). La diffusion de cette estampille a été étudiée par P. Abauzit qui, outre Rome, a signalé sa présence en Biterrois dans les villae de la Domergue à Sauvian et de St-Appolis à Florensac (ibid.). Enfin, un autre timbre a été signalé récemment par D. Rouquette dans la basse vallée de l'Hérault, à Pomerols, dans la villa du Terme. Cette marque, trouvée à quinze exemplaires lors des fouilles, présente l'intérêt d'avoir été mise au jour dans le comblement et les niveaux de fonctionnement de l'un des fours circulaires empilés (FR1040) et dans une grande fosse remplie d'un lot d'amphores mises au rebut. Nous la rattachons à la première moitié et/ou au milieu du IIe s. L'association de deux personnes nous renvoie assez vraisemblablement à une sphère économique élevée de la société provinciale tandis que la présence de deux marques distinctes sur un même site de production ne trouve de comparaison, en Narbonnaise, que dans l'atelier d'Aspiran/St-Bézard situé à quelques kilomètres plus à l'Ouest.

Ces éléments nous interpellent en définitive sur la nature de cette officine, d'abord considérée comme un simple atelier domanial et dont il faut peut-être aujourd'hui reconsidérer le statut. Le volume des rebuts amphoriques observés à la périphérie occidentale du secteur central constitue aussi un élément à prendre en considération, tout comme d'ailleurs la position excentrée du site par rapport aux autres ateliers locaux. Celui-ci est en effet établi au pied du vaste plateau désigné sous le nom de Terminaison occidentale de la Garrigue de Montpellier et qui servait de frontière entre les cités antiques de Nîmes et Béziers. On suppose, sans pouvoir encore le démontrer formellement, que cette zone était dans l'Antiquité occupée par une forêt (publique ?) dont subsiste encore à quelques kilomètres plus au Nord, de grands lambeaux (plateau des taillades et bois de Cournonterral). Alors que les cinq ateliers amphoriques aspiranais étaient établis de part et d'autre de la voie romaine Cessero/Condatomagus et du fleuve Hérault, au milieu d'un dense réseau d'établissements ruraux, et ce en raison des commodités liées à ces voies de communication, Contours échappe à ce schéma. Peut-être cette situation trahit-elle, outre les avantages juridiques et commerciaux, liés à cette position frontalière¹², un lien avec l'exploitation — libre ou affermée — d'une portion de cet espace boisé. Rappelons d'ailleurs que c'est à quelques kilomètres plus au sud qu'a pu être fouillé en 1992 le dépôt augustéen de Sept-Fonts (St-Pons-de-Mauchiens) surmonté de plus de quarante cols d'amphores Pascual 1 et Dr. 2-4 de Tarraconaise et qui marque l'existence de propriétés gagnées sur des terres arcifinales de l'ager publicus. À partir de la localisation de ce site très particulier — dont la description correspond point par point à celle faite par Siculus Flaccus d'un trifinium — on peut donc localiser dans cette zone, des agri occupatorii qui semblent avoir constitué des secteurs particulièrement dynamique du point de vue économique (Mauné 2003, p. 6-13).

¹² Cette hypothèse a également été soulevée à propos des ateliers aspiranais, situés au sud de la rivière Dourbie qui marque la frontière septentrionale de Béziers avec la petite cité latine de Lodève (Theriot, Bel, Mauné 2004, p. 368-370).

La question, centrale, qui se pose, au-delà des éléments relatifs à l'artisanat, est donc celle de la fonction domaniale ou pas de cet atelier. Sommes-nous en présence d'un complexe artisanal étroitement lié à une villa vinicole proche, peut-être celle de St-Marcel ? Ce site a-t-il un statut comparable à celui de Sallèles d'Aude (Laubenheimer 2001), également installé dans une zone frontalière, à la limite des colonies romaines de Narbonne et de Béziers ?

5. Conclusion

La mise en perspective, dans une micro-région pour laquelle nous disposons de données abondantes, des trois dossiers qui viennent d'être présentés permet de mesurer, une fois de plus la complexité des situations rencontrées.

Les sites de St-Bézard, Soumaltre et Contours ont fait l'objet de fouilles plus ou moins étendues qui montrent pour chacun d'entre eux, une évolution distincte, une histoire propre dont le seul point commun est de s'inscrire dans une dynamique de développement économique locale dont la viticulture semble bien être le moteur principal.

Dans chacun des cas et en particulier pour Contours, on pressent une fois de plus¹³ combien la question du statut des terres et du droit d'occupation/exploitation est au cœur de la problématique concernant leurs conditions d'installation et de développement.

La position de cet atelier, en marge des terroirs les plus productifs et l'absence d'installation vinicole en relation directe avec les équipements artisanaux traduit sans nul doute une situation spécifique. Peut-être lié à la villa de St-Marcel, distante de quelques centaines de mètres, cet atelier présente selon nous toutes les caractéristiques d'une grande officine : longue durée de production et taille importante des structures de travail de l'argile et des fours. Fournissait-il en amphores les établissements vinicoles situés dans la vallée du Dardaillon et à l'est, du côté de l'étang de Thau, dans le bassin de Villeveyrac ? La question est posée mais des Gauloise 4 locales traversaient la Méditerranée en direction de Rome et de la Maurétanie Tingitane. Malgré son isolement relatif, cet atelier constituait donc le point de départ d'un commerce vinicole terrestre, fluvial et maritime actif.

L'intérêt premier du dossier de St-Bézard est de nous montrer l'importance d'une volonté individuelle, celle de Q. Iulius Primus, dans la création et le développement rapide d'un centre domanial qui a pu constituer, à l'échelle locale, un véritable modèle dont aurait pu par exemple s'inspirer le propriétaire de la villa de Vareilles, construisant dans les années 40 ap. J.-C. une villa vinicole en U dont le plan semble directement inspiré ou copié sur celui de St-Bézard.

Il n'est pas non plus inintéressant d'observer que le propriétaire de la Combe de Fignols fit également édifier, certes de façon beaucoup plus modeste, une ferme vinicole à plan en U, probablement dans les années 20 ap. J.-C. Située entre les petites agglomérations de Peyre-Plantade et de la Madeleine plus au nord et le semi très dense d'établissements ruraux et de petits ateliers de potiers établis dans la plaine de Soumaltre, la villa de St-Bézard a pu fortement contribuer à la diffusion d'une certain nombre de techniques et de savoir faire artisanaux et agricoles... En ce sens, elle a pu agir comme une sorte de catalyseur pour la viticulture et l'artisanat amphorique dans la vallée de l'Hérault. On ne connaît pas encore la diffusion extra-régionale des nombreux modèles d'amphores fabriqués à St-Bézard durant l'époque julio-claudienne mais la production d'imitations de Pascual 1 de Tarraconaise, de Dr. 2-4 de Tarraconaise et/ou d'Italie et de Gauloise 2 de Marseille indique selon moi que Quintus Iulius Primus

¹³ Cette question a également été abordée récemment à propos des ateliers situés entre Cessero et Béziers : Mauné sous presse.

avait pour ses vin de bien belles ambitions commerciales.

À côté de ces conteneurs de bonne réputation, il faisait également tourner par ses potiers toute une gamme d'amphores — des essais ? — peut-être davantage destinées à la vente régionale. Vendait-il une partie de sa production à d'autres domaines ou bien à des négociants ? La grande taille de ses chais capable de contenir un minimum de 2000 hectolitres mais plus probablement 4000, permet de supposer que dans l'affirmative, cette vente ne devait pas représenter un très grand volume. Par la suite, à partir de la période flavienne (Gauloise 1 et 4), la forte diminution de la taille de l'officine laisse à penser que désormais, la production d'amphores était destinée au seul vin du domaine.

Installée à moins de 2 km plus au sud, la ferme-auberge de Soumaltre semble avoir été fondée à la même époque que St-Bézard, participant sans doute au même titre que l'établissement de la Quintarié/Clermont-l'Hérault¹⁴, à l'équipement de la voie Cessero/Luteva/Condatomagus en petits relais destinés au service des voyageurs.

L'intérêt de Soumaltre c'est bien la mise en évidence de sa formidable capacité d'adaptation aux stimuli économiques : d'abord simple ferme-auberge, elle se dote vers le milieu du Ier s. ou peu après, d'un chai vinicole, prenant part désormais elle aussi, mais avec une à plusieurs décennies de retard sur les villae de St-Bézard et de Vareilles, au formidable développement de cette activité.

Si l'on accepte le rattachement de l'atelier amphorique voisin à cet établissement — proposition qui ne repose il est vrai que sur la seule proximité topographique — ce constat prend encore un peu plus d'épaisseur car on le sait, la concentration verticale des moyens de production constitue la plupart du temps un sérieux atout économique.

Il n'en demeure pas moins que les capacités de fabrication de cet atelier était largement supérieures à la production vinicole de Soumaltre et l'on est en droit de s'interroger sur la vente de conteneurs à l'ensemble des exploitations vinicoles de la petite plaine environnante. Cette question prend davantage d'acuité encore lorsque l'on se rappelle que l'officine de Soumaltre n'est pas isolée mais située à quelques minutes de marche des ateliers contemporains de Fabrègue, L'Estagnola et du Mas de Fraysse (on peut aussi ajouter St-Bézard à cette liste). Faut-il supposer comme J.-P. Brun le fait à propos des ateliers de Narbonnaise installés en bordure des grandes voies de communications terrestres et fluviales, que ceux-ci drainaient vers eux, dans des outres, le vin de régions entières destiné au grand commerce (Brun 2005, p. 66) ?

Afin de répondre à cette question, nous avons essayé d'estimer à partir de nos recherches dans la zone d'Aspiran (en dernier lieu Mauné in Thernot, Bel, Mauné dir. 2004, p. 25-35) et en prenant en compte ce qu'ont révélé depuis une dizaine d'années, les fouilles d'établissements vinicoles dans la moyenne vallée de l'Hérault, quelle pouvait être la capacité globale de production de vin. À partir du nombre d'établissements connus — une dizaine — et en restituant pour chacun des établissements — tous de taille comparable en surface à ceux de Soumaltre ou de la Quintarié — des chais comprenant entre 20 et 40 dolia, nous avons estimé que la production globale de vin pouvait être d'environ 4000 à 5000 hectolitres. Et les amphores ? Les calculs et comparaisons effectués (ibid, p. 117-118) entre les ateliers de Soumaltre, St-Bézard/Phase 4 et le Bourbou (Pellecuer 2000 et dans ce volume) indiquent que ces ateliers contemporains avaient vraisemblablement la même capacité de production — environ 5500 amphores chacun — correspondant à 1800 hectolitres de vin. Nous connaissons dans la zone d'Aspiran trois ateliers et si l'on suppose qu'ils avaient tous une capacité de production proche sinon égale au chiffres

¹⁴ Je ne me range pas aux conclusions d'H. Pomarède qui date l'établissement de la Quintarié du milieu du Ier s. voire du début de la période flavienne : outre l'existence de deux orientations distinctes dans le plan des deux principaux groupes de bâtiments (les installations viticoles pouvant être les plus récentes), je crois qu'il faut prendre en compte — ce qui n'a pas été fait — l'ensemble du mobilier trouvé en prospection sur ce site pendant plus d'un demi-siècle et qui comporte un important lot de mobilier augustéen et julio-claudien, dont de la sigillée italique. J'aurai l'occasion de revenir sur cette question — en présentant en détail (inventaire et dessins) l'ensemble de ces éléments typochronologiques — dans Mauné à par.

cités plus haut, on peut estimer qu'ils pouvaient mettre sur le marché un peu plus de 16000 amphores pour 5400 hectolitres de vin. Ces chiffres — qui offrent une troublante proximité — ne sont bien évidemment que des estimations mais ils peuvent être comparés par exemple aux capacités de production des villae de Vareilles (7000 hectolitres donc un grand atelier proche qui reste à localiser (?)) ou de St-Bézard (4000 hectolitres). Pour Aspiran, on observe ainsi que la moitié de la production de vin était le fait d'un seul domaine ! Ils font également apparaître, compte tenu de ce que l'on sait de l'atelier de Dourbie, que celui-ci ne pouvait pas produire toutes les amphores nécessaires au vin du domaine. Faut-il supposer que le propriétaire achetait les amphores manquantes ou commercialisait une partie de son vin en barrique ou dans des conteneurs périssables ? La question est posée.

En guise d'épilogue...

À partir du milieu du IIe s., on observe dans la moyenne vallée de l'Hérault, comme dans toutes les micro-régions de Gaule Narbonnaise ayant fait l'objet d'enquêtes poussées (Fiches 1996), l'abandon de plus de la moitié des établissements ruraux, qu'il s'agisse de simples fermes ou d'établissements beaucoup plus importants comme Vareilles où toute trace d'occupation cesse dans le premier quart du IIIe s., après une longue phase d'atonie. Soumaltre, la Combe de Fignols sont désertés au plus tard dans la seconde moitié du IIe s., la Quintarié peu de temps avant. Le sort des ateliers est mal connu car ils posent bien souvent de redoutables problèmes de chronologie pour les phases tardives. Que l'on se situe dans le courant du IIe s. (Soumaltre), à la charnière des IIe et IIIe s. (Contours) ou quelques dizaines d'années après (St-Bézard), c'est bien la seconde moitié du IIIe s. qui marque l'abandon définitif de la production d'amphores vinaïres dans la moyenne vallée de l'Hérault. Même si la production de vin a pu se poursuivre durant l'Antiquité tardive — ce que ne révèlent pas, dans l'état actuel des recherches, les fouilles achevées ou en cours — le IIIe s. marque bien la fin d'une époque.

Bibliographie

- AGUELO I MAS, J., CARRERAS MONFORT, C., HUERTAS ARROYO, J. 2006, L'occupacio altimperial del solar del mercat de Santa Caterina. Un possible centre productor ceràmic, *Quarhis*, época II, num. 2, 60-73.
- BERMOND, I., POMARÈDES, H. 2002, Évolution des centres de production et pôles de peuplement dans la vallée de l'Hérault. Les exemples d'Embonne (Agde) et Peyre Plantade (Clermont-l'Hérault), in sous la dir. de P. Garmy et Ph. Leveau, *Villa et vicus en Gaule Narbonnaise*, RAN 35, 241-258.
- BOUET, A. 2003, *Les thermes privés et publics en Gaule Narbonnaise*, 2 vol. coll. de l'ÉFR-320, Rome, 416 et 381 p.
- BOURIN-DERRUAU, M. 1986, Une surproduction de vin en Biterrois au Moyen-Age (1300-1350) ?, in *Actes du 110e congrès national des sociétés savantes, Recherches sur l'histoire de Montpellier et du Languedoc*, Montpellier 1985, Paris, 197-210.
- BRUN, J.-P. 2001, La viticulture en Gaule : *testimonia*, in J.-P. Brun, F. Laubenheimer dir., *La viticulture en Gaule*, dossier scientifique, *Gallia* 58, 221-237.
- BRUN, J.-P. 2005, *Archéologie du vin et de l'huile en Gaule romaine*, Paris 268 p.

- BUFFAT, L., PELLECUER, CH. 2001, avec des contributions de S. Mauné et H. Pomarèdes, La viticulture antique en Languedoc-Roussillon, in J.-P. Brun, F. Laubenheimer dir., *La viticulture en Gaule*, dossier scientifique, *Gallia* 58, 91-111.
- COMBARNOUS, G. 1961, Trois domaines gallo-romains autour de Clermont-L'Hérault, in *Actes du 86^{ème} congrès national des Sociétés savantes, Montpellier 1961*, Paris 1962, 117-128.
- CLAVEL, M. 1970, *Béziers et son territoire dans l'antiquité*, Paris, 664 p.
- DURAND, B. sous presse, Étude d'une vaste fosse augustéenne de l'atelier de Dourbie (Aspiran, Hérault), in *Actes du congrès international de la SFECAG, Langres, 17-20 mai 2007*, Marseille.
- FICHES, J.-L. dir. 1996, *Le III^e s. en Gaule Narbonnaise, Actes de la table-ronde du GDR 954 du CNRS (Aix-en-Provence, sept. 1995)*, Antibes.
- GASCOU, J. 1995, À propos d'un décurion de Lodève (Hérault), *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 105, 89-94.
- GENTY, P.-Y. 1975, Observations sur l'habitat lié aux ateliers de potiers gallo-romains d'Aspiran (Hérault), *Bull. de la Société d'Etude Scientifique de Sète et sa Région*, 6-7, 45-63.
- GENTY, P.-Y., FICHES, J.-L. 1978, L'atelier de potiers gallo-romains d'Aspiran (Hérault), Synthèse des travaux de 1971 à 1978, *Figlina* 3, 71-92.
- GENTY, P.-Y., MAUNÉ, S. 2006, Un dépotoir de la première moitié du II^e s. dans la villa de St-Bézard (Aspiran, Hérault), in sous la dir. de S. Mauné, M. Genin, *Du Rhône aux Pyrénées. Aspects de la vie matérielle en Gaule Narbonnaise (fin I^{er} s. av.-VI^e s. ap. J.-C.)*, coll. Archéologie et Histoire Romaine 14, Montagnac, 163-182.
- GINOUEZ, O. 1995, Un vaste site rural d'époque romaine récemment fouillé sur le territoire de la cité de Béziers, in sous la dir. de M. Clavel-Lévêque et A. Vignot, *Cité et territoire, Actes du colloque européen de Béziers, 14-15-16 octobre 1994*, Paris, 169-173.
- GINOUEZ, O., MAUNÉ, S. 1996, L'officine de Soumaltre à Aspiran (Hérault) : observations sur les structures artisanales et les productions, in *Actes du congrès international de la SFECAG, Dijon, 16-19 mai 1996*, Marseille, 313-330.
- LAUBENHEIMER, F. 1985, *La production des amphores en Gaule Narbonnaise*, Paris.
- LAUBENHEIMER, F. 1989, Les amphores gauloises sous l'Empire : recherches nouvelles sur leur production et leur chronologie, in *Amphores romaines et Histoire économique : dix ans de recherche, Actes du colloque de Sienne (22-24 mai 1986)*, Rome, 105-138.
- LAUBENHEIMER, F. 1990, *Sallèles d'Aude, Un complexe de potiers gallo-romains : le quartier artisanal*, Paris.
- LAUBENHEIMER, F. 2001a, L'atelier de Sallèles d'Aude et son évolution dans le temps, in sous la dir. de F. Laubenheimer, *20 ans de recherches à Sallèles d'Aude, Actes du colloque international de Sallèles d'Aude, 27 et 28 septembre 1996*, Paris, 11-24.
- LAUBENHEIMER, F. 2001b, Le vin gaulois de Narbonnaise exporté dans

le monde romain sous le Haut-Empire, in sous la dir. de F. Laubenheimer, *20 ans de recherches à Sallèles d'Aude, Actes du colloque international de Sallèles d'Aude, 27 et 28 septembre 1996*, Paris, 51-66.

- LAUBENHEIMER, F. 2004, Inscriptions peintes sur les amphores gauloises, in M. Feugère, P.-Y. Lambert et alii, *L'écriture dans la société gallo-romaine*, dossier scientifique, 192 p., *Gallia* 61, 153-171.

- MAUNÉ, S. 1998, *Les campagnes de la cité de Béziers dans l'Antiquité (partie nord-orientale), IIe s. av.-VIe s. ap. J.-C.*, Archéologie et Histoire romaine 13, Éd. M. Mergoil, Montagnac, 532 p.

- MAUNÉ, S. 2001, Les ateliers de potiers d'Aspiran. Nouvelles données et perspectives, in sous la dir. de F. Laubenheimer, *20 ans de recherches à Sallèles d'Aude, Actes du colloque international de Sallèles d'Aude, 27 et 28 septembre 1996*, Paris, 159-194.

- MAUNÉ, S. 2003a, La villa gallo-romaine de Vareilles à Paulhan (Hérault, fouille A75) : un centre domanial du Haut-Empire spécialisé dans la viticulture ?, in sous la dir. de S. Lepetz et V. Matterné, *Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes gallo-romaines. Matières premières et produits transformés, Actes du VIe colloque international d'AGER, Compiègne, 5-7 juin 2002*, Revue Archéologique de Picardie, n°1-2, 309-337.

- MAUNÉ, S. 2003b, Paysage et usages du sol dans la région de Béziers (Gaule Narbonnaise) entre le Ier s. av. J.-C. et le IIIe s. ap. J.-C., in *Actes du colloque international, Paesaggio e utilizzazione della terra : diritto, economia, società*, sous la dir. de L. Labruna et R. Pierobon, *Napoli, 26-27 febbraio 1999, Index*, 50-294.

- MAUNÉ, S. sous presse, Entre Thongue et Libron (Hérault). Zone boisée et artisanat potier aux portes de la colonie romaine de Béziers (Ier-IIIe s. ap. J.-C.), in *Silva et Saltus en Gaule romaine : dynamique et gestion des forêts et des zones rurales marginales, Actes du colloque AGER de Rennes, 27-28 octobre 2004*.

- MAUNÉ, S. à par., L'importance de la période augustéenne dans l'histoire des campagnes de la vallée de l'Hérault, *Dialogues d'Histoire Ancienne*.

- MAUNÉ, S., ABAUZIT, P. 2005, À propos de quelques timbres sur amphores Gauloise 4 de la basse vallée de l'Hérault, récemment publiés, *Instrumentum* 22.

- MAUNÉ, S., BOURGAUT, R., CHARTRAIN, A. et coll. 2004, Premiers résultats des fouilles de l'atelier de potiers gallo-romains de Saint-Pargoire (Hérault), *Instrumentum* 20, 34-36.

- MAUNÉ, S., BOURGAUT, R., LESCURE, J., CARRATO, Ch., SANTRAN, C. 2006, Nouvelles données sur les productions céramiques de l'atelier de Dourbie à Aspiran (Hérault) (première moitié du Ier s. ap. J.-C.), in *Actes du Congrès International de la SFECAG, Pézenas, 25-28 mai 2006*, Marseille, 157-188.

- MAUNÉ, S., GENIN, M. avec la coll. de P. Rascalou, 2006, Un ensemble céramique du premier tiers du IIe s. ap. J.-C. dans un puits de l'établissement rural de Soumaltre (Aspiran, Hérault ; Fouilles A75), in sous la dir. de S. Mauné, M. Genin, *Du Rhône aux Pyrénées. Aspects de la vie matérielle en Gaule Narbonnaise (fin Ier s. av.-VIe s. ap. J.-C.)*, coll. Archéologie et Histoire Romaine 14, Montagnac, 121-143.

- MAUNÉ, S., BOURGAUT, R., CHARTRAIN, A. avec la coll. de J.-P. Ferrand, G. Fabre, G. Fedière, Ph. Lannos, J. Lescure, D. Pierre, A. Schmitt, à par., L'atelier de Contours à St-Pargoire (Hérault). Une officine de potiers du Haut-Empire en Gaule Narbonnaise, à par. aux éd. M. Mergoil, coll. *Instrumentum*.
- OLIVE, Ch. 1989, Une installation de pressurage en Lodévois à Peret et son abandon dans la deuxième moitié du II^e s. ap. J.-C., *DAM* 12, 223-244.
- OLIVE, Ch. 1993, Péret, la Combe de Fignols, in Ch. Pellecuer (ss. la dir. de), *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, tome 1, Valbonne.
- PELLECUER, Ch. 2000, *La villa des Prés-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement. Contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise*, thèse de III^e cycle, 3 vol. Aix-en-Provence. Inédit.
- POMARÈDES, H., BARBERAN, S., FABRE, L., RIGOIR, Y. et coll. 2005, La Quintarié (Clermont-L'Hérault). Établissement agricole et viticole, ateliers de céramiques paléocrétoïnes (DSP) (I^{er}-VI^e s. ap. J.-C.), A.H.R. 14, Montagnac, 193 p.
- RASCALOU, P. 2000, Deux ensembles de céramiques de la période Claude-Néron en moyenne vallée de l'Hérault. Observations sur la distribution des amphores à Peyre-Plantade (Clermont-l'Hérault) et Soumaltre (Aspiran), in *Actes du congrès de la SFECAG, Libourne, 1er-4 juin 2000*, Marseille, 233-242.
- THERNOT, R., BEL, V., MAUNÉ, S. et coll. 2004, *L'établissement rural antique de Soumaltre (Aspiran, Hérault, Fouilles A75). Ferme, auberge, nécropole et atelier de potiers en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (I^{er}-II^e s. ap. J.-C.)*, Archéologie et Histoire romaine 13, Éd. M. Mergoil, Montagnac, 388 p.
- TREMOLEDA, J. 2000, *Industria y artesanado cerámico de época romana en el nordeste de Catalunya (Época augustea y altoimperial)*, International Series, British Archaeological Reports S835, Oxford, 341 p.